

GHARNATA ET LES BERBÈRES

Gharnata y los Bereberes

Gharnata and the Berbers

Abd el-Hak DJOUADI

Universidad de Granada

adjouadi@ugr.es

<http://orcid.org/0000-0002-2037-1840>

Résumé: Cet article inaugure une série de quatre qui traitent de toponymes d'origine berbère dans la ville andalouse de Grenade et de sa région qui, entre les XI^e et XIII^e siècles, ont été régentées par les dynasties amazighes des Zirides, Almoravides et Almohades. Nous y présenterons les éléments premiers, ethniques, linguistiques et historiques, permettant d'appréhender l'impact qu'ont eu les Berbères sur elles et leur toponymie. Ce faisant, deux aspects relativement originaux seront discutés ici. Tout d'abord, nous ferons quelques observations à propos des liens qu'aurait l'étymologie de ses noms médiévaux, GharNata et Hisn al-Ruman, avec le berbère. Ensuite, nous présenterons plusieurs écrits orientaux datant des IX^e et X^e siècles, en majorité dus à des chroniqueurs persans, qui mentionnent le nom de Grenade avant sa refondation par les Zirides, ainsi que celui de la ville jumelle d'Ilbira, capitale de la province éponyme. Ces sources, passées inaperçues dans la plupart des cas, sont antérieures aux écrits andalous généralement mis en avant dans ce contexte.

Resumen: Este artículo inicia una serie de cuatro que tratan de la toponimia de origen bereber de la ciudad andaluza de Granada y su región, que entre los siglos XI y XIII estuvieron gobernados por las dinastías amazigh de los zíries, los almorrávidos y los almohades. Presentaremos los principales elementos étnicos, lingüísticos e históricos que nos permitirán comprender el impacto que tuvieron los bereberes sobre ellos y su toponimia. Se abordarán aquí dos aspectos relativamente originales. En primer lugar, haremos algunas observaciones sobre los vínculos que la etimología de sus nombres medievales, GharNata e Hisn al-Ruman, tendría con el bereber. A continuación presentaremos varios escritos orientales datados en los siglos IX y X, en su mayoría de cronistas persas, que mencionan el nombre de Granada antes de su refundación por los zíries, así como el de la ciudad gemela de Ilbira, capital del distrito del mismo nombre. Estas fuentes, que han pasado desapercibidas en la mayoría de los casos, son anteriores a los escritos andalusíes generalmente destacados en este contexto.

Abstract: This article begins a series of four dealing with toponyms of Berber origin of the Andalusian city of Granada and its region, which, between the 11th and 13th centuries, were ruled by the Amazigh dynasties of the Zirids, Almoravids, and Almohads. We will present the main ethnic, linguistic, and historical elements that will allow us to understand the impact the Berbers had on them and their place names. Two relatively original aspects will be addressed here. First, we will make some observations on the links that the etymology of the medieval names of the city, GharNata and Hisn al-Ruman, may have with Berber. We will then present several oriental writings dating from the 9th and 10th centuries, mostly from Persian chroniclers, which mention the name of Granada before its refoundation by the Zirids, as well as that of the twin city of Ilbira, capital of the province of the same name. These sources, which have gone unnoticed in most cases, predate the Andalusian writings generally highlighted in this context.

Mots clés: Gharnata, Ilbira, Grenade, Berbères, Zirides, Almoravides, Almohades.

Palabras clave: Gharnata, Ilbira, Granada, bereberes, zíries, almorrávidos, almohades.

Key words: Gharnata, Ilbira, Granada, Berbers, Zirids, Almoravids, Almohads.

1. INTRODUCTION

Le mot «grenade», avec ou sans majuscule, est puissamment chargé de symboles. Il est riche d'une histoire plusieurs fois millénaire qui a permis à l'Espagne de se distinguer particulièrement. En mode minuscule, il représente le fruit originaire des confins de la Perse et peut-être des contreforts de l'Himalaya, rapporté sur le littoral méditerranéen par les Phéniciens, et en Ibérie par leurs descendants Carthaginois quand ils y faisaient commerce, disséminé par les Romains dans de larges parties de leur empire à commencer par la Bétique, généralisé par les Berbères et les Arabes lorsqu'ils ont conquis al-Andalus et l'ont fertilisée, adopté par les Rois catholiques qui l'ont mis en valeur, et propagé par l'Espagne moderne et travailleuse partout en Europe, après que celle des premiers Bourbons l'a exporté en Amérique.

Fruit divin et mythique déjà chez les antiques Phéniciens et Grecs, symbole de la sexualité et de la procréation chez maintes anciennes civilisations allant des Égyptiens aux Chinois en passant par les Mésopotamiens, vénétré par les trois religions monothéistes comme une bénédiction divine, l'insigne de la communauté des croyants ou le fruit du paradis, la grenade est honorée par divers peuples comme le fruit de l'amour, de la fertilité, de l'unité ou encore, de l'immortalité.

En mode majuscule, Grenade est, à l'instar du fruit éponyme dont elle fit l'emblème, tout un symbole et un condensé d'histoire. Une histoire riche et pleine de diversité, mais également mouvementée et dont bien du monde se dispute l'éclat et l'héritage. En réalité, le passé de Grenade a été un terrain de luttes idéologiques assez soutenues. S'y sont mêlés, notamment, les chantres de la continuité chrétienne et romaine entre l'ancienne *Iliberis/Elvira* et la cité des Rois catholiques, et qui ont essayé de reléguer la période musulmane au rang de parenthèse. Les Arabes, aidés en cela par les romantiques, ont voulu faire de la *Gharnata* nasride et de son majestueux Alhambra, un summum de la civilisation arabo-musulmane et le symbole de la paix et du vivre-ensemble des différentes cultures et religions, *la convivencia*. Les Juifs ont toujours mis en exergue *Gharnatat al-Yahud* ou la Grenade juive, ses vizirs, ses éminents traducteurs et ses poètes. Finalement, à un degré proche de l'effacement, les Imazighen¹ sans voix, ayant perdu leur langue ou du moins son alphabet, ont parfois, mais rarement et très faiblement, tenté d'accréditer l'idée qu'en fait on leur doit la fondation de la cité et son premier essor.

À tout cela s'ajoute le fait qu'il y a, en vérité, deux localités distinctes, mais géographiquement très proches, pour se disputer ce brillant et riche passé. Il y a d'un côté la cité de *Ilturir/Iliberis/Florentia/Gharnata/Grenade* sur la colline de l'Albaicin² et, de l'autre, la ville de *Elvira/Ilbira/Qastilia/Atarfe*, ce qui brouille encore plus la question et alimente bien des confusions et des errements. À vrai dire,

¹ Nous allons largement utiliser le terme *amazigh* en lieu et place de berbère, ce qui est admis dans le cercle académique mais, depuis peu, aussi dans le contexte social et même dans le cadre officiel.

² L'Albaicin, le quartier emblématique de Grenade, est classé avec l'Alhambra et les jardins du Generalife au patrimoine mondial de l'UNESCO. Il est situé au pied d'une colline et s'élève à quelque 700 mètres d'altitude, avec un dénivelé de 100 mètres environ.

l'histoire du couple Grenade/Elvira³ a fait, depuis longtemps, l'objet de maintes polémiques, de controverses et occasionnellement même, de falsifications.

Parmi tous les noms que la ville a portés, diverses provenances sont présentes, mais aucun n'est d'origine berbère. Pourtant, c'est aux Amazighs zirides que l'on doit sa fondation comme cité au XI^e siècle, ainsi que son premier élan. Elle fut le siège de leur puissante taïfa, la capitale d'al-Andalus sous les Almoravides et frappa monnaie à côté de Séville du temps des Almohades. Même sous les Nasrides, d'ascendance arabe par contre, les Berbères ont continué à peser sur son sort en fournissant les forces qui l'ont protégée des visées des chrétiens du nord et les bras qui ont cultivé ses champs, bâti ses palais et enrichi son commerce.

Mais, pour diverses raisons⁴ dont certaines seront abordées ici, tout cela a été escamoté. Seules les Grenade antique, ibère et romaine, l'«arabo-andalouse» médiévale ainsi que la «catholique» renaissante et baroque, celles-là mêmes qui se disputent son riche passé, ont voix au chapitre. Rien, ou très peu, n'a subsisté de son passé berbère pourtant glorieux. Même son ancien nom amazigh a été oublié.

Dans une série d'articles, nous allons tenter de ressusciter une petite partie de ce passé amazigh en faisant appel à la toponymie. En effet, en l'absence d'écrits en langue amazighe et avec la disparition de presque tous ses locuteurs andalous, un des rares espaces où il subsiste encore des traces de cette histoire est l'onomastique.

Dans une première partie⁵, nous allons montrer que Grenade, en plus des diverses appellations tout juste mentionnées, en a possédé une autre, *Agharnata*, qui était amazighe. Plus précisément, ce nom était la forme berbérisée de son pendant arabe, le *a* additionnel accolé au début étant typique des toponymes des Berbères qui furent présents à Grenade. Ceci est attesté par de nombreuses sources écrites arabophones, impliquant parfois des chroniqueurs prestigieux, des pièces de monnaie frappées par ses souverains berbères, ainsi que par certains gentilés.

Dans une seconde partie⁶, nous montrerons que le nom de l'emblématique quartier médiéval de Grenade, Albaicin, serait en réalité d'origine berbère et viendrait du mot *abazin* qui signifie «colline» en tamazight. Cette hypothèse est étayée par le fait qu'il existe de nombreux endroits, en Espagne, mais aussi au Maghreb, situés en majorité en hauteur, ayant un cognat d'Albaicin pour nom. Ce nom est également

³ Elvira, devenue ensuite *Madinat Ilbira* et chef-lieu de la province omeyyade d'Ilbira (et dans les chroniques, les deux étaient souvent confondues), est située dans la Véga grenadine au pied de la Sierra du même nom, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Grenade et occupe les municipalités de Atarfe et de Pinos Puente. Elle fut abandonnée au XI^e siècle et ses vestiges ne furent mis au jour qu'au XIX^e. Pour ajouter à la confusion, elle fut un temps appelée Qastilia ou Castella.

⁴ Les raisons de cette situation d'oubli «injuste» comme le dit l'auteur lui-même, sont discutées dans un article écrit il y a plus de vingt-cinq ans par F. Corriente, *Le berbère en al-Andalus* (pp. 269-270). Il y est indiqué que les choses commencent à changer avec la nouvelle génération d'Imazighen qui retrouve «l'orgueil de sa langue et de sa nation» et qui a commencé à étudier elle-même sa langue, à réévaluer son impact et à réhabiliter son histoire. Cette série d'articles fait partie de cette démarche.

⁵ A. Djouadi, *Agharnata, le nom berbère de Grenade*.

⁶ A. Djouadi, *Une étymologie berbère de l'Albaicin*.

utilisé pour désigner des monuments funéraires maghrébins en forme de colline ainsi que pour un plat traditionnel, lié aux collines de diverses manières.

Dans une troisième partie⁷, nous proposerons une étymologie spécifiquement berbère à plusieurs toponymes de la province de Grenade, certains étant aussi présents ailleurs en Espagne. Après avoir dénombré tous les lieux ayant un cognat d'Albaicin comme nom, nous avancerons une interprétation amazighe pour trois localités de la vallée de Leocrin, Acebuches, Izbor et Tablate. Nous discuterons ensuite d'une possible origine berbère du vocable Vélez présent dans maints toponymes espagnols, avec un accent sur celui de la grenade Vélez de Benaudalla.

Mais, avant cela, pour poser la base et planter le support historique aux trois articles qui vont suivre, nous allons rappeler dans celui-ci des éléments, connus pour la plupart, mais très importants, de l'histoire de Grenade et de ses liens avec les Berbères. En particulier, nous allons récapituler l'impact historique assez considérable qu'ont eu les dynasties ziride, almoravide et almohade sur la ville et les traces qu'elles y ont laissées. Nous allons, par ailleurs, succinctement examiner quelques particularités des confédérations de tribus dont sont issues ces dynasties, les Sanhadja et les Masmouda. En plus de l'aspect ethnique, nous discuterons de leurs langues, assez proches, mais passablement différentes de celles d'autres tribus du Maghreb. Enfin, nous relèverons quelques aspects de la toponymie chez ces deux tribus qui vont s'avérer très importants dans les études que nous allons mener.

Comme déjà souligné, tous ces aspects sont, pour leur grande majorité, assez connus et ont été amplement discutés par le passé. Leur mérite principal sera donc de planter le décor pour les études suivantes et de participer à leur mise en contexte. Il y a néanmoins, deux éléments assez originaux que nous allons présenter en plus.

Le premier concerne l'origine du nom de Grenade pour lequel nous allons faire quelques modestes propositions et avancer des hypothèses reliées au passé berbère de la région. Cela pourra éclairer certaines discussions faites à ce sujet par le passé.

Le second élément, plus conséquent, concerne l'histoire pré-ziride de Grenade et d'Ilbira et des sources médiévales qui en ont traité. Cette histoire a principalement été le fait de chroniqueurs andalous et maghrébins, pour la plupart du XI^e et XII^e siècles, soit après la refondation de la ville par les Zirides. Nous proposerons des sources antérieures à cette période et qui, à notre connaissance, ne sont pas toujours mentionnées dans les études menées sur le sujet. Il s'agit d'écrits de géographes et d'historiens orientaux des IX^e et X^e siècles, en majorité persans, qui ont visité la région de Grenade et mentionné son nom. Des personnages aussi illustres que Ibn Khordadbeh, al-Muqaddasi et al-Istakhri en ont fait notamment partie.

La suite de cet article est organisée comme suit: dans la prochaine section, nous résumons l'histoire pré-ziride de Grenade, celle de son nom et traiterons des sources orientales s'y référant. Les sections 3 et 4 sont consacrées à son lien avec les Berbères, leur langue et leur toponymie. Une brève conclusion sera donnée à la fin.

⁷ A. Djouadi, *Toponymes berbères dans la région de Grenade*.

2. ORIGINE DE GRENADE ET DE SON NOM

2.1 LA GRENADE PRÉ-ZIRIDE ET SON APPELLATION

Ouvrons cette discussion par quelques paragraphes condensant l'histoire de la ville avant sa fondation, ou plutôt, sa refondation par les Zirides au début du XI^e siècle.

Les fouilles archéologiques indiquent que les vestiges les plus anciens de Grenade sont ceux trouvés sur la colline de l'Albaicin près du quartier actuel de San Nicolás⁸, d'une enceinte faisant partie d'un oppidum ibérique⁹ datant, approximativement, du VII^e siècle avant notre ère. Il avait pour nom Ilturir et occupait une aire d'environ cinq hectares, ceinte d'une muraille qui s'est agrandie au fil du temps. Plus tard, le site, rebaptisé Iliberri, fit partie du territoire des Ibères Bastetani, mais était également la zone d'influence des Carthaginois qui y faisaient commerce.

À l'issue de la seconde guerre punique qui vit la lourde défaite d'Hannibal Barca devant les troupes romaines de Scipion l'Africain, aidées en cela par la cavalerie numide du roi berbère Massinissa, Carthage perdit toute influence sur ses territoires non-africains. Rome prit le relais et conquit toute l'Hispanie. Quelques décennies avant notre ère, Jules César octroya le titre de municipalité à la ville qui prit le nom de Florentinum Iliberitanum ou, plus couramment, Iliberis. Selon un groupe d'architectes grenadins¹⁰, la ville devait être assez importante car elle avait accueilli au début du IV^e siècle, quand elle portait le nom d'Eliberis, un des plus importants synodes chrétiens. Toutefois, les trouvailles archéologiques dans l'Albaicin restent assez maigres et on cherche encore un forum ou un amphithéâtre, apanages d'une cité d'importance, pour valider d'une manière définitive cette prétention.

Après la chute de Rome et l'arrivée des Wisigoths, Iliberis perdit de son attrait et ses habitants migrèrent progressivement vers la riche Véga et le site proche d'Elvira. Au moment de la conquête omeyyade, à l'aube du VIII^e siècle, elle était devenue un lieu pratiquement abandonné par la population, un *despoblado* comme il se dit en espagnol. Il n'en subsista que les épais murs de l'oppidum ibérique utilisé comme forteresse jusqu'au début du XI^e siècle, souvent par des réfractaires à l'autorité, instigateurs de quelques faits d'armes et de rébellions.

Pendant ce temps, le centre urbain d'Elvira était devenu Madinat Ilbira par le fait du premier émir de Cordoue Abd al-Rahman I^{er} qui, juste après son arrivée en al-Andalus¹¹ en 755, en fit la *hadira* (capitale) de l'importante *kura* (province) du même nom. Elle occupait le devant de la scène avec ses gouverneurs nommés par Cordoue, ses *cadis* ou juges, ses nombreux intellectuels ou *ulémas*¹², ainsi que sa mosquée, construite dès le début du VIII^e siècle, mais agrandie au milieu du IX^e.

⁸ Pour un plan de Grenade et l'Albaicin, incluant les monuments importants, voir [Guías Granada](#).

⁹ Voir par exemple, A. Rodríguez, *Granada arqueológica*, p. 39.

¹⁰ M. Sotomayor, *Dónde estuvo Iliberri?*, p. 24; M. Orfila, *Sotomayor y sus aportaciones*, p. 493. M. Sotomayor et J. Fernández, *El Concilio de Elvira*, p. 117.

¹¹ La ville était en partie occupée par les *junds* (soldats) de Syrie, venus mater les révoltes berbères des années 740. Ce sont ces *junds* qui, avec les tribus yéménites, ont permis à Abd al-Rahman de conquérir al-Andalus et d'asseoir durablement son pouvoir; voir P. Guichard, *Al-Andalus*, p. 46.

¹² B. Sarr dans *Madinat Ilbira*, en dresse une liste impressionnante.

En son temps, la médina d'Ilbira accueillait probablement une population juive conséquente mais la majeure partie était en fait composée de chrétiens, en partie convertis ou *muwallads*, mais aussi mozabares. À vrai dire, Elvira/Ilbira avait gardé son évêché et la liste de ses évêques successifs fut selon toute vraisemblance ininterrompue jusqu'au plus connu d'entre eux, Recemund ou Rabi ben Zyad, qui était sans doute actif jusqu'à son décès en 961. Il fut l'auteur du fameux *Kitab al-Anwa* ou «Calendrier de Cordoue», où il y fut mention¹³ pour la première fois du nom de la ville de Grenade. En date du 24 avril 961, on y lit: *In ipso est festum sancti Gregorii in civitate Granata*, «ce jour, est la fête de San Gregorio à Granata».

Cependant, le grand nombre de chrétiens, convertis ou non, devint une source de friction et de lutte avec l'élite dirigeante arabe, notamment à cause du partage inéquitable des terres où même les néo-musulmans, comme les Berbères d'ailleurs, étaient réduits à la portion congrue. Ces intérêts divergents et cette hostilité vont jouer un rôle important dans les *fitna* ou les séditions de IX-X^e siècles.

Notons finalement que, contrairement à maintes régions d'al-Andalus, il n'y avait pas d'établissement notable de tribus berbères dans la province d'Ilbira du temps des Omeyyades. D'après Helena de Felipe¹⁴, à Ilbira, il n'y avait qu'une seule lignée d'origine berbère, les Banu Abi Zamanin. Issue des Nafusa et originaire de l'Oranie, elle s'y était installée au début du X^e siècle et avait donné naissance à plusieurs ulémas célèbres. Dans la kura d'Illbira, une famille d'origine Kutama dirigeait deux enclaves sises 50 km au nord-ouest de la capitale, Cardera et Esparreguera.

Pour ce qui est du nom arabe de la ville, *Gharnata*, la première mention fiable qui nous en soit parvenus est celle des *Akhbar Majmou'a*, la chronique anonyme¹⁵ compilée au XI^e siècle qui retrace les hauts faits en al-Andalus depuis sa conquête en 711, jusqu'au califat d'Abd al-Rahman III qui a régné jusqu'en 961. C'est, avec *Al-Muqtabis fi tarikh ulama' al-Andalus* ou le «Livre de l'Histoire royale d'al-Andalus», l'œuvre¹⁶ de l'historien cordouan Ibn Hayyan, aussi du XI^e siècle, et l'«Histoire des souverains d'al-Andalus» ou *Akhbar muluk al-Andalus* du chroniqueur également cordouan Ahmad al-Razi¹⁷, publié par son fils en 977 et ensuite perdu, les sources principales d'information sur cette période pré-Ziride.

Un premier passage des *Akhbar Majmu'a* cite Grenade au moment de la conquête de la péninsule par Tareq ben Zyad et ses troupes berbères. Il y est indiqué¹⁸ qu'en 712, ce dernier, arrivant à Ecija, partagea son armée en quatre contingents: il en envoya un à Cordoue, un autre à Rayya (la province comprenant Malaga) et un troisième à «Gharnata, capitale d'Ilbira»; il se dirigea ensuite vers Tolède avec le

¹³ R. Recemund, *Le Calendrier de Cordoue*, p. 73.

¹⁴ H. de Felipe, *Bereberes de Al-Andalus*, p. 303 et 88.

¹⁵ Nous allons utiliser la version de E. Lafuente y Alcántara, *Akhbar Majmu'a*, publiée en 1867.

¹⁶ Nous utiliserons l'édition de P. Chalmeta et-al.

¹⁷ Il nous reste une traduction latine au parcours rocambolesque, *la Cronica del Moro Rasis*. Nous nous servirons de la version éditée par D. Catalan et M. de Andrés.

¹⁸ *Akhbar Ma*. 23 de la version espagnole et page 10 de la version arabe (ou 412 du texte). B. Sarr dans *Madinat Ilbira*, indique que dans une autre version, Grenade n'y est pas mentionnée.

gros de la troupe¹⁹. Un second passage²⁰ relate la prise de «Grenade, la capitale d'Ilbira» et de «Malaga, la capitale de la province de Rayya» par le détachement envoyé par Tareq. Ces deux extraits sont assez troublants parce que Grenade était censée être, comme nous venons tout juste de l'évoquer, presque dépeuplée à cette époque et c'était Ilbira qui était la capitale de la *kura*. Emilio Lafuente explique cet anachronisme et la confusion entre les deux localités par la rédaction tardive du document, soit au XI^e siècle quand Grenade et non Elvira jouait le premier rôle.

La chronique d'al-Razi, ou du moins sa traduction, est tout aussi imprécise. D'un côté, la version latine mentionne²¹ «Le Château de Grenade, celui que l'on appelle Ville des Juifs» et, d'un autre côté, il y est noté que «Eliberia a sur son territoire des villes qui lui obéissent, dont *Gazela*, car dans le monde, il n'y en a pas une comme elle, sauf Damas». Dans le premier passage, on trouve la mention qui fera dire de la ville, *Gharnatat al-Yahud* ou Ville des Juifs, et dans le second, on retrouve *Gazela* ou plutôt *Qastilia/Castella*, mais qui est en fait l'autre nom d'Ilbira. Le message semble confus et, de prime abord, le contenu quelque peu exagéré, car très peu de villes à l'époque pouvaient être comparées à Damas, capitale du califat omeyyade. Cependant, nous allons voir que cette opinion est partagée par d'autres.

D'après Bilal Sarr, la première mention non ambiguë de Grenade et de sa «forteresse», *Hisn Gharnata*, apparaît bien plus tard, sous la plume de Lissane al-Dine ibn al-Khatib, le vizir des émirs Nasrides, dans sa célèbrissime *Al-Ihata fi akhbar Gharnata*, la chronique de la ville, rédigée dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Dans un passage où est retracée la lutte entre l'émir Abd al-Rahman I^{er}, peu après son arrivée en al-Andalus, et le *wali* ou gouverneur de la province, il écrit²²:

«Et lorsque le prince Youssef ibn Abd al-Rahman al-Fihri fut vaincu, il atteignit Ilbira et se réfugia dans Hisn Gharnata, et le prince Abd al-Rahman ibn Mu'awiya l'assiégea et la cerna, alors il consentit à faire la paix, et un pacte fut conclu».

Le fameux *Hisn* ou «fort» qui va donner son nom à la ville est donc explicitement mentionné, mais, parfois, il était également appelé *Hisn al-Ruman* ou «Fort de la Grenade», probablement à cause de grenadiers se trouvant dans les alentours. Au fil des ans, ce *Hisn* servira de refuge à des rebelles de toutes sortes²³. Durant ces troubles, de nombreuses citations du *Hisn*, de *Gharnata* et d'Ilbira vont apparaître²⁴. Par exemple, dans le *Muqtabis* plusieurs épisodes furent relatés²⁵ dans lesquels Grenade avait pris une certaine stature. Notamment, en 933, elle devient une des

¹⁹ *Akhbar Majmou'a*, page 23 de la version espagnole et page 10 de la version arabe (412 du texte). B. Sarr dans *Madinat Ilbira*, indique que dans une autre version, Grenade n'y est pas mentionnée.

²⁰ *Akhbar Majmou'a*, page 25/12 de la partie espagnole/arabe (et la page 412 du texte).

²¹ Al-Razi, *La Cronica del Moro Rasis*, p. 26.

²² Ibn al-Khatib, *al-Ihata*, p. 469. Il s'agit de la bataille décisive d'al-Musara à la mi-mai 756 qui a permis à Abd al-Rahman d'entrer en vainqueur à Cordoue et fonder l'émirat omeyyade.

²³ Ibn Sa'id, *Al-Mughrib*, p. 112 qui relate une menée par un certain Sawwar ibn Hamdoun à la fin du IX siècle. Des muwallads se rallieront aussi à la grande révolte de Omar ibn Hafsun et de ses fils.

²⁴ Voir B. Sarr, *Madinat Ilbira*, pp. 71-74; P. Guichard, *Développement de Grenade*, pp. 179-185.

²⁵ Ibn Hayyan, *al-Muqtabis*, partie V, p. 215.

deux capitales ou *hadiras* de la *kura d'Ilbira* et un gouverneur y sera nommé. Ce prestige sera néanmoins éphémère et à partir de cette date, Ilbira le premier rôle (elle se verra même attribuer la charge d'administrer Rayya, la *kura de Malaga*) et Gharnata retourna dans l'ombre jusqu'à l'arrivée des Zirides au début du XI^e siècle. Nous verrons plus loin que ce n'était peut-être pas tout à fait le cas.

Venons-en maintenant au nom usuel de la ville, Grenade, et rappelons brièvement ses diverses interprétations. Luis del Marmol Carvajal avait, déjà au XVI^e siècle, émis les trois hypothèses²⁶ principales à ce propos, que nous résumons ci-dessous.

Une première est celle des chroniqueurs arabes qui le reliaient au nom du fruit en mozarabe, la «granata». C'est ce qu'explique, par exemple, le géographe syrien Yaqout al-Roumi au XIII^e siècle, repris par Ibn al-Khatib un siècle plus tard, et le géographe algérien al-Maqqari contemporain de Marmol, et amplifié par la page Wikipédia de Grenade en arabe et beaucoup de sites arabophones, qui notent:

«Il est dit que la signification de Gharnata est «grenadier dans la langue étrangère d'al-Andalus (l'espagnol) et le pays a été nommé ainsi pour sa beauté».

Une seconde hypothèse, qui est en fait associée à la précédente, est celle reliée au *Hisn al-Ruman*, l'autre nom de Hisn Gharnata selon les sources arabes. Les mozabares, qui le connaissaient bien, ont dû traduire *al-ruman* dans leur propre langue, la «granata». Celle-ci s'est ensuite arabisée pour devenir Gharnata. Une interprétation alternative de *Hisn al-Ruman* sera avancée un peu plus loin.

La troisième interprétation, déjà présente du temps de Marmol, est celle relative à un hypothétique *Ghar Nata*. Ici, le chroniqueur s'est inspiré d'un ancien quartier du haut de l'Albaicin qui s'appelait Cauracha (près de l'actuelle Placeta de Abad) et qui, d'après lui, pourrait à l'origine vouloir dire *Ghar Nata*, sans qu'on comprenne bien la cause. En arabe, *ghar* signifie «grotte» en principe et *Nata* pourrait être le nom d'une ou d'un illustre inconnu, comme on va le développer. Francisco Simonet et d'autres avancent l'existence dans l'Albaicin d'un quartier appelé Nata²⁷.

Plus récemment, Robert Pocklington²⁸ a proposé une quatrième possibilité: le nom de la ville viendrait, non du fruit, mais de la couleur grenat, «granate» en espagnol. Son argument est que l'une de ses forteresses primitives, la *Qal'at al-Hamra* ou «Fort Rouge» qu'on pensait sise sur la colline de la Sabika est, en réalité, l'antique *Hisn Gharnata*. On l'appelait ainsi en raison de la couleur ocre de la terre utilisée dans sa construction, tout comme les Torres Bermejas proches. La Granata mentionnée par l'évêque d'Elvira serait donc reliée à la couleur plutôt qu'au fruit.

En somme, bien des hypothèses concernant l'origine du nom de Grenade ont été émises. Pour notre part, nous serions tentés de nous ranger à l'avis presque général et de considérer que Grenade tire son nom de *Hisn al-Ruman* et des grenadiers. Il y a toutefois quelques éléments, certains en rapport avec les Berbères, qu'il serait intéressant de réexaminer auparavant, ce que l'on fera à la fin de l'article.

²⁶ L. Marmol, *Rébellion des Morisques*, pp: 28 et 130.

²⁷ F. Simonet, *Descripcion*, p. 40; R. Pocklington, *Etymologia de "Granada"*, p. 483.

²⁸ R. Pocklington, *supra*, p. 375.

2.2 GRENADE DANS LES SOURCES ORIENTALES

Dans cette partie, nous allons recenser les mentions de Grenade, ainsi que celles relatives à Ilbira et à sa kura, dans des sources antérieures à sa refondation au XI^e siècle. Nous les appellerons «orientales» car elles sont issues d'auteurs originaires du *Machrek*, principalement de Perse, tels que Ibn Khordadbeh, al-Istakhri ou encore al-Razi. Ces écrits datent des IX^e et X^e siècles et précédent donc ceux des chroniques qui sont généralement créditées des premières mentions de la ville, en particulier, *al-Muqtabis* et *Akhbar Majmu'a* apparues au XI^e siècle. Certaines de ces sources ne sont, à notre connaissance, pas signalées dans la littérature sur le sujet²⁹.

Ce qui nous a aidé à retrouver ces sources anciennes est l'apparition, assez récemment, de plusieurs bibliothèques sur Internet, dont certaines sont déjà en vogue. Deux s'avèrent extrêmement utiles pour notre étude³⁰: d'abord *Al-Maktaba al-Shamila* ou la «Bibliothèque Complète» qui recense près de 7 millions de pages, 8.000 livres et 3.000 auteurs d'expression arabe et *Maktabat ahl al-Bayt* ou «La Bibliothèque des Gens de la Maison», plus axée sur l'aspect religieux, notamment chiite, qui recense près de 19.000 volumes en majorité numérisés. Ces bibliothèques ont toutes deux mis en ligne une grande partie de l'œuvre d'auteurs musulmans de premier plan. *Maktabat ahl al-Bayt* recense spécialement beaucoup d'écrits persans, dont ceux des géographes, historiens et voyageurs les plus anciens et importants.

Nous allons dans ce qui suit énumérer les occurrences des vocables *Gharnata* et *Ilbira*³¹ dans ces sources anciennes et les présenter en tentant de respecter l'ordre chronologique avec, comme date de référence, celle du décès de leurs auteurs.

La première mention de Grenade que nous avons trouvée est contenue dans un texte de Ubayd Allah ibn Khordadbeh. Administrateur persan ayant travaillé pour le compte du calife abbasside al-Mu'tamid comme responsable de la poste et chef du service de renseignements, il est né vers 820 dans le Khorassan et est mort à Bagdad après 885. Considéré comme un des premiers géographes musulmans³², il a rédigé une première édition de son opus, *Kitab al-Masalik w-al-Mamalik* ou le «Livre des Routes et des Royaumes», en 846, mais il y fit des ajouts vers 885. Cet ouvrage contient le passage suivant sur al-Andalus³³:

«Et de la côte de Cordoue, Grenade, à Narbonne, qui est la dernière d'al-Andalus, qui est à côté «de la France», mille milles, et Tolède, où l'émir résidait, et de Tolède à Cordoue, vingt nuits.»

Grenade est donc citée comme la ville «côtière» de Cordoue, qui n'est donc ni Almuñécar (Abd al-Rahman I^{er} y avait débarqué en 755), ni même la proche Ilbira censée être la capitale de la kura. Ainsi, si l'on en croit ce passage et contrairement à

²⁹ C'est en tout cas, exact pour les articles que nous avons déjà cités, soit B. Sarr, *Madīnat Ilbīra*, et P. Guichard, *Développement urbain de Grenade*, mais à une exception près, pour ce dernier.

³⁰ *Al-Maktaba al-Shamila* (المكتبة الشاملة) sur ce [site](#) et *Maktabat ahl al-Bayt* (أهل البيت) sur ce [site](#).

³¹ Du moins, ceux reliés à la région, car ilbira, en arabe (البيرة) peut aussi désigner la bière.

³² Voir sa notice dans l'Encyclopédie Universalis, voir ce [lien](#).

³³ Ibn Khordadbeh, *Le Livre des Routes et des Royaumes*, [p. 89](#).

l'idée que l'on s'en faisait à partir de certaines sources andalouses, Grenade était une ville d'importance. Toutefois, les erreurs et imprécisions³⁴ qu'il comporte font qu'il faudrait peut-être prendre ce texte avec quelques pincettes.

La seconde référence, dans l'ordre chronologique, vient d'un savant polymathe, persan encore une fois. Il s'agit du grand Abu Bakr al-Razi, né en 864 et décédé en 923 à Ray, près de Téhéran. Mathématicien, astronome et philosophe, il est surtout connu pour ses travaux en chimie et en médecine, et il dirigea un temps le grand hôpital de Bagdad. Il a notamment rédigé *Kitab al-Mansuri fi al-Tib*, un traité médical dédié au souverain de Ray, al-Mansur, où est incluse la notice suivante³⁵:

«*Ghabira*: un arbre de la famille des Rosacées Sa patrie d'origine est la région de Grenade dans al-Andalus, et ses habitants l'appellent *banjira*.»

Il s'agit du sorbus dont une variété, le sorbier domestique ou cormier, est présente dans le bassin méditerranéen et qui donne des fruits ayant la forme d'une poire. Une fois encore, c'est Grenade et non Ilbira qui est citée, à une période où, d'après *al-Muqtabis*, elle n'était pas encore une des deux capitales de la kura.

Une troisième mention, plus connue celle-là, est de Shams al-Dine al-Muqaddasi, considéré comme l'un des plus grands géographes arabes. Il est originaire de Jérusalem mais a souvent voyagé en Perse. Vers l'an 986, dans la ville iranienne de Chiraz, il publie son œuvre majeure, *Ahsan at-taqassim fi ma'rifat al-aqalim* ou «La Meilleure Répartition pour la connaissance des provinces» qui a eu un énorme retentissement. Une version de l'ouvrage en persan contient ce bref passage³⁶ dans lequel Grenade est décrite en des termes assez élogieux:

«Gharnata: elle est située dans une vallée, qui est un trésor du Sultan, longue de treize milles, dans laquelle il y a toutes sortes de fruits, et elle est merveilleuse et belle (et c'est le domaine du Sultan). Il y a beaucoup de champs dans cette plaine. J'ai demandé: quelle est la signification du nom? Il a dit: c'est un jardin.»

C'est une description assez fidèle de la Vega grenadine, du moins pour ce qui est de sa taille et de ses cultures. Encore une fois, Gharnata prend le pas sur Ilbira. Un point intéressant est que la signification donnée au nom de Grenade est «jardin», ce qui pourrait renforcer l'hypothèse qu'il est effectivement inspiré des grenadiers.

Finalement, dans cette version persane de l'oeuvre, une liste des noms des localités andalouses y est reprise plus loin³⁷. Grenade y apparaît non sous la graphie usuelle (غرناطة) avec un ط (tā') mais celle avec un t (ت), soit (غرناتة), ce qui est assez inhabituel. En réalité, al-Muqaddasi est coutumier du fait. Dans un extrait qui suit le précédent, il mentionne Ilbira mais cette fois, avec une graphie différente de celle habituelle, «Libira» (البيرة) où le alif initial est omis. En effet, avant d'avouer qu'il connaît mal al-Andalus, sauf «Cordoue qui est aussi célèbre que Samarcande», un andalou lui

³⁴ Par exemple, il y est question de Narbonne alors qu'elle a été reprise par les Francs en 793, la capitale était bien sûr Cordoue et non Tolède, et les distances qui sont données sont très exagérées.

³⁵ Al-Razi, *Al Mansour fi al-Tib*, p. 621.

³⁶ Al-Muqaddasi, *La meilleure répartition*, [p. 235](#).

³⁷ Al-Muqaddasi, *supra*, [p. 223](#).

a fait ajouter deux noms à sa liste de localités «Libira et Khashanba»³⁸.

À vrai dire, al-Muqaddasi n'est pas le seul à mentionner cette variante du nom. Le géographe Mohamed ibn Hawqal, originaire d'Anatolie, le fait aussi dans son fameux ouvrage *Sourat al Ardh* ou «la Configuration de la Terre» publié en 977. Il y est question, parmi les villes d'al-Andalus, de Libira³⁹. En réalité, le biographe andalou Abdallah ibn al-Faradhi, né 962 à Cordoue et mort en 1013 durant le sac de la ville, nous apprend dans son *Tarikh ulama al-Andalus* ou «Histoire des savants (religieux) andalous», que les deux variantes du nom sont usitées⁴⁰. Libira est aussi mentionnée avec cette graphie par Yaqout al-Roumi⁴¹ ainsi que par deux biographes⁴² des X^e et XI^e siècles, l'égyptien Abd al-Ghani al-Uzdhi et l'andalou Mohamed al-Hamidi qui reprend tel quel le passage d'Ibn al-Faradhi.

Revenons à la variante Ilbira. La plus ancienne citation du nom que nous avons retrouvée est celle de Ahmad al-Yaqubi dans son *Kitab al-Bouldan*; Né à Bagdad et mort en Égypte en 897, il vécut longtemps en Perse. Une autre ancienne⁴³ et intéressante mention est celle du grand voyageur et géographe persan, Abu Ishaq al-Istakhri (850-934) qui, dans son *Al-masalik w-al-mamalik*, note que⁴⁴:

«Dans la kura d'Ilbira, il y a beaucoup de soie et elle est préférée au reste, et en al-Andalus, il existe de nombreuses mines d'or et des mines d'argent dans la région d'Ilbira et de Murcie.»

Ainsi, la kura devait être prospère et le fameux passage comparant Ilbira à Damas, évoqué avant, n'était peut-être pas aussi exagéré qu'on pouvait l'imaginer.

Pour finir, revenons aux mentions de Grenade avant le XI^e siècle, à la suite de celles que nous avions déjà citées. Dans l'ordre chronologique, nous arrivons alors à celles, bien connues par contre, des auteurs andalous, généralement des biographes. Le plus renommé d'entre eux est Abdallah ibn al-Faradhi que nous avions évoqué.

Dans son «Histoire des savants religieux andalous», très riche en enseignements, il est notamment question de plusieurs personnages «du peuple d'Elvira et habitants à Grenade». Plus précisément, il s'agit⁴⁵ d'abord d'un certain Othman ibn Sayed «correspondant très influent à son poste et mort vers l'an 936», ensuite, de Ahmad al-Hamdani, «un vieil homme juste décédé vers l'an 998 ou 999» et enfin, de Matraf al-Ghasani décrit comme ayant écrit des livres et nommé à la magistrature et qu'«il mourut à Cordoue et transporté mort à Elvira et enterré à Gharnata vers 966».

³⁸ Al-Muqaddasi, *supra*, p. 236. Nous ne voyons pas à quelle localité Khashanba (خشنبا) pourrait bien correspondre. Ce passage est également cité par P. Guichard, *op. cit.*, p. 182.

³⁹ Ibn Hawqal, *La Configuration de la Terre*, partie 1, p. 110.

⁴⁰ Ibn al-Faradhi, *Tarikh ulema al-Andalus*, p. 22.

⁴¹ Yaqout al-Roumi, *Mu'jam al-Bouldan*, p. 239.

⁴² Al-Uzdi, *Al-Mua'atalif*, p. 79; Al-Hamidi, *Jadwat al-Muqtabis*, p. 231.

⁴³ La plus ancienne citation de Ilbira que nous avons retrouvée est celle d'al-Yaqubi dans son *Kitab al-Bouldan*, p. 193. Né à Bagdad et mort en Égypte en 897, il vécut longtemps en Perse.

⁴⁴ Al-Istakhri, *Chemins et Royaumes*, p. 44.

⁴⁵ Ibn al-Faradhi, *Tarikh ulema al-Andalus*, p. 349 (I), p. 71 (I) et p. 136 (partie II) respectivement.

Il y avait donc des personnages assez illustres, ayant occupé de hautes fonctions, qui ont habité Grenade durant tout le X^e siècle et certains y sont même enterrés. Grenade n'était donc pas la ville abandonnée ou alors seulement occupée par des renégats que l'on nous décrit généralement. Néanmoins, le même Ibn al-Faradhi avait listé bien plus de savants à Ilbira. Bilal Sarr en avait recensé plus d'une centaine, ce qui faisait de l'Ilbira du X^e siècle, un centre intellectuel important.

Une dernière citation de Grenade au X^e siècle est due à Abu Ghaled al-Zirari, un chroniqueur chiite mort à Bagdad en 979, qui évoque⁴⁶ un certain Mohamed ibn Ayub, «écrivain de Grenade». Après cela, viennent celles du XI^e siècle qui traitent de la Grenade ziride. Parmi les premières qui nous sont parvenues figurent celles de Ibn Hazm (994-1066), un des personnages andalous les plus en vue du XI^e siècle. Il combattit les Zirides près de Grenade en 1019 et fut fait brièvement prisonnier par eux. C'est en traitant de cette bataille qu'il mentionna pour la première fois la version berbère du nom⁴⁷, *Agharnata*, que l'on discutera dans un prochain article.

Toutes ces citations venant des sources orientales, méritent certainement une étude plus approfondie et une mise en perspective plus élaborée. Elles sont, néanmoins, hors du champ de cet article. Nous allons, à présent, revenir à notre sujet principal, soit l'histoire de Grenade post X^e siècle et l'impact primordial des Berbères sur elle.

3. LA GRENADE MÉDIÉVALE ET LES BERBÈRES

3.1 LES BERBÈRES AU MAGHREB ET EN AL-ANDALUS

L'histoire de la Grenade médiévale est un sujet qui a été traité en profondeur dans la littérature et nous n'allons certainement pas le développer ici⁴⁸. Nous allons donc nous contenter de faire un très rapide rappel de l'origine des dynasties ziride, almoravide et almohade qui ont régné sur la ville entre le début du XI^e et le milieu du XIII^e siècle et de leur implantation au Maghreb ainsi qu'en al-Andalus⁴⁹.

D'après les auteurs médiévaux, les Berbères étaient répartis en deux grands ensembles qui se distinguaient par leur mode de vie: les Botr, regroupant les nomades des plaines, et les Branès, ancêtres des peuples sédentarisés du nord. Selon le grand historien et démographe Ibn Khaldoun⁵⁰, parmi les confédérations de tribus berbères sédentaires, l'une des plus importantes était celle des Sanhadja, aussi appelée Zenaga ou *Iznagen* en langue berbère, le tamazight. Une de ses branches principales était la tribu des Talkata dont sont originaires les Zirides.

⁴⁶ Al-Zirari, *L'Épître*, p. 69.

⁴⁷ Ibn Hazm, *Lettres*, [p.199](#).

⁴⁸ Pour un panorama détaillé de l'histoire de Grenade et de l'impact des berbères, il serait plus judicieux de se reporter aux sources standards telles que les livres de P. Guichard, *Al-Andalus*, ou celui plus récent de S. Makariou et G. Martínez-Gros, *Histoire de Grenade*. Pour la période ziride, voir aussi les mémoires de Abdallah ben Bologhine, *al Tibyan*, ou encore la thèse de Bilal Sarr, *La Granada Ziri*. Pour les parties almoravide et almohade, voir notamment J. Bosch Vilá et E. Molina López, *Los almorávides*, et la somme de A. Huici Miranda, *Imperio Almohade*.

⁴⁹ Pour une discussion récente de ce volet, voir H. Laaguir, *Los bereberes en la Peninsula Ibérica*.

⁵⁰ Ibn Khaldoun, *Kitab al-'Ibar*, tome II, pp. 2-5.

Le géographe du XI^e siècle Abu Ubayd al-Bakri donne d'importantes informations sur les parties du Maghreb où ils étaient implantés à cette époque⁵¹. Un résumé en a été fait dans une étude fouillée et exhaustive de Aleya Bouzid⁵². D'après cette dernière, du V^e au X^e siècle, les Talkata, montagnards sédentaires donc, occupaient principalement l'ouest du Zab dans le Maghreb central, l'Algérie actuelle.

Leur bastion était la région montagneuse du Titteri qui englobe plusieurs provinces actuelles centrées autour de la capitale, Alger. Elle part des régions de Médéa et de Chlef à l'ouest et est bordée au nord par les deux massifs montagneux de la Kabylie, le Djurdjura et les Babors, et à l'est, ainsi qu'au sud, par ceux des Bibans et des Aurès. Un résumé en est donné sur la figure 1. Pour Ibn Khaldoun, au X^e et XI^e siècles, leur territoire s'étendait de Béjaïa à Tlemcen. Lors de leur épopée de la fin du X^e siècle, les Zirides menés notamment par Ziri ben Menad et son fils Bologhine, ont diffusé vers l'est jusqu'en Libye et vers l'ouest jusqu'à Ceuta⁵³.

Toujours d'après la description d'al-Bakri reprise par A. Bouzid, et comme nous pouvons également le voir sur la figure 1, les Sanhadja sédentarisés étaient à la même époque également implantés au Maghreb al-aksa, le Maroc actuel, en particulier dans le nord du pays ainsi que dans le haut Atlas. Toutefois, d'autres tribus nomadisaient encore au sud de l'Atlas marocain, notamment dans le Sahara occidental et plus au sud jusqu'au Niger: ce sont les tribus des hommes voilés ou *ahl al-litham*. C'est le cas, notamment, des Lemtouna, tribu d'origine des Almoravides, successeurs des Zirides à Grenade qu'ils ont dominée de 1090 à 1154.



Figure 1: Foyers d'implantation des tribus Sanhadja dans le Maghreb du XI^e siècle d'après al-Bakri. C'est une adaptation de la carte établie par Aleya Bouzid à partir de cette même source.

⁵¹ Al-Bakri, *Kitab al-Maghrib*, p. 142.

⁵² A. Bouzid, *Tribus berbères: les Sanhaja*, p. 20; voir en particulier la figure parlante sur cette page. Cette étude est confortée par d'autres auteurs comme A. M'Charek, *Sanhaja*, p. 7122, et G. Lazarev, *Sanhaja du Maghreb Central*, p. 36.

⁵³ Ibn Khaldoun, *Kitab al-Ibar*, pp. 11-12; C-A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 68.

Pour ce qui est de l'implantation des Sanhadja en al-Andalus, une idée nous en est donnée dans un article de Bosch-Vilà⁵⁴ dans lequel une carte très instructive, qu'il a établie en collaboration avec E. Molina-Lopez, est fournie. Nous reproduisons une version remaniée et quelque peu personnalisée de cette carte dans la figure 2. Elle nous indique les territoires contrôlés par les divers groupes tribaux berbères jusqu'à la fin de la période almohade, à savoir le début du XIII^e siècle. On y voit que les Sanhadja avaient principalement occupé la région de Grenade ainsi qu'une partie des provinces satellites d'Almeria et de Malaga, mais qu'ils ont aussi cohabité avec d'autres groupes berbères, comme les Zenata et les Masmouda, dans diverses régions, par exemple, autour de Jaén, Cehegin, Osuna, Guadalajara, Denia et Valence. Ils ont ainsi donné leur nom à Cehegin, ainsi qu'au village de Senija, près de Denia. Ils ont également été présents dans les marches de l'est, notamment près de Saragosse, pour freiner l'avancée des chrétiens et ont occupé les Baléares, sur lesquelles ils ont légué leur nom à un autre village, Sanitja sur l'île de Minorque.



Figure 2 : Implantation des confédérations de tribus berbères, en particulier Sanhadja et Masmouda, en al-Andalus. La carte est inspirée de celle établie par J. Bosch-Vilà et E. Molina-Lopez.

⁵⁴ Voir la carte de J. Bosch-Vilà, *Les Berbères en Andalus*, p. 5, établie avec E. Molina-Lopez. Dans notre adaptation, nous avons inclus, pour simplifier, les tribus individuelles (comme les Houara, Meknassa et Mediuna) dans la grande catégorie des Zenata. Voir également les articles de A. Tahiri (p. 21), B. Franco (p. 105), M. Hakki (p. 139) et B. Sarr (p. 157) dans H. Laaguir, *op. cit.*

En ce qui concerne la période omeyyade seule, du VIII^e au début du XI^e siècle, une discussion et une carte plus détaillées des zones d'établissement des tribus berbères est présentée dans la thèse de Helena de Felipe⁵⁵. On peut notamment y voir que les Sanhadja n'ont occupé seuls que les régions de Cehegin et Denia.

De nombreux groupes berbères étaient par ailleurs présents en al-Andalus, mais, contrairement aux deux tribus Sanhadja précédentes, aucun n'eut de pouvoir politique ni d'influence sur Grenade. Il y eut une notable exception toutefois: les Masmouda dont sont issus les Almohades, les successeurs des Almoravides qui ont régné sur le Maghreb et al-Andalus, après les avoir unifiés, jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Ils sont originaires du haut Atlas marocain et, en al-Andalus et avant l'arrivée des almohades, ils ont occupé principalement les marches du nord et celles de l'est ainsi que maintes régions, en particulier dans le sud-ouest de la péninsule.

Notons qu'il y a une troisième confédération berbère d'importance et qui a aussi joué un rôle crucial au Maghreb, c'est celle des Zenata. Grande rivale des Sanhadja, son impact sur Grenade a été moindre, mais a grandement influé sur le reste d'al-Andalus, notamment lors de la conquête et après la chute du califat omeyyade⁵⁶.

3.2 LES BERBÈRES À GRENADE

Venons-en maintenant à leur établissement à Grenade⁵⁷. D'après le manuscrit du dernier émir ziride, Abdallah ben Bologhine⁵⁸, Grenade a changé de statut vers 1013 pendant la fitna et l'éclatement du califat omeyyade, lorsque les habitants d'Ilbira, capitale de la hadira, ont sollicité du chef des troupes berbères, Zawi ben Ziri, sa protection contre tribut. (D'autres affirment qu'il avait aussi reçu la province en récompense de ses loyaux services, ce qui lui a conféré une double légitimité⁵⁹.)

Ce dernier accéda à leur requête, mais leur suggéra de se déplacer sur la colline de l'Albaicin, mieux défendable militairement. Ils s'installèrent ainsi près du *Hisn* et édifièrent une muraille⁶⁰, dite ziride depuis, qui entoure ce qui est devenu l'Alcasaba Qadima. À la suite de succès militaires notables, Zawi ben Ziri et son neveu Habus ben Maksan, qui lui succéda comme chef militaire et émir, établirent alors un émirat, la taïfa de Grenade, qui dura jusqu'en 1090. Il y eut quatre émirs: outre Zawi, Habus et l'ultime, Abdallah, déjà mentionnés, Badis ben Habus régna le plus longtemps, de 1038 à 1073. C'est durant ce règne que la taïfa de Grenade avait atteint son apogée et que les premiers édifices d'importance furent construits⁶¹.

⁵⁵ H. de Felipe, *Los berebers d'al Andalus*, p. 392.

⁵⁶ Par exemple, les troupes qui ont conquis l'Espagne en 711, menées par Tareq ben Zyad, étaient Zenata et la mère du fondateur de l'émirat, Abd al-Rahman I^{er}, était comme (Tareq) une Nefzawa du Rif; des berbères zenata avaient régné sur des taïfas comme à Ronda, Carmona, Tolède et Badajoz.

⁵⁷ B. Sarr, *La Granada Ziri*, chap. 2.3; C. Vilchez, *La denominación de al-Bayyāzīn*, pp. 48-49; M. Tahiri, *Origin de los bereberes*, dans H. Laaguir (ed.), *op. cit.*, p. 21.

⁵⁸ E. García Gómez et E. Leví-Provençal, *El siglo XI*, pp. 99-100.

⁵⁹ Voir notamment B. Sarr dans *La Granada Ziri*, pp. 109-114.

⁶⁰ Voir les discussions ainsi que les cartes de B. Sarr, *op. cit.*, p. 297, et C. Vilchez, *op. cit.*, p. 64.

⁶¹ J. García, *La primera Granada*, pp: 115-120.

Avant de jouer un rôle majeur dans la chute du califat, Zawi ben Ziri et sa troupe de mercenaires Sanhadja furent d'abord, au tout début du XI^e siècle, appelés en al-Andalus par les Omeyyades pour les soutenir dans leurs expéditions contre les chrétiens du nord. Né à Achir en 955 et mort vers 1034 à Alger, Zawi est le fils de Ziri ben Menad, le chef des Talkata et gouverneur de la partie centrale du Maghreb pour le compte des Fatimides⁶², à la suite de leur départ pour investir l'Égypte et bâtir Le Caire. Ziri combattit les rivaux de toujours, les Zenata, qui s'étaient alliés avec le calife omeyyade al-Hakam II, mais il fut vaincu et tué en 971.

Zawi est le frère de Bologhine (mort en 984), successeur de Ziri et fondateur de la dynastie des Zirides du Maghreb central avec Achir, la ville fondée par son père, comme bastion et capitale. Il unifia brièvement tout le Maghreb en devenant gouverneur de sa partie est jusqu'en Libye et en poussant jusqu'à Ceuta et Tanger à l'ouest. Il fut le bâtisseur de villes comme Alger en 960. Zawi est par ailleurs l'oncle de Hammad ben Bologhine (né à Achir et mort en 1028), fondateur de la dynastie des Hammadiites qui domina le Maghreb central de 1014 à 1152 et dont les capitales furent d'abord la Qal'a des beni Hammad et ensuite Béjaïa en Kabylie⁶³.

Les Zirides étaient donc une dynastie de bâtisseurs et, en réalité, selon al-Bakri⁶⁴, Zawi lui-même, avant de partir guerroyer en al-Andalus, avait fondé la ville de Bouna, dite *al-haditha* ou «la neuve», sur l'ancienne Hippone de Saint-Augustin et devenue l'actuelle Annaba. Elle fut appelée *Madinat Zawi* et fortifiée ensuite.

L'influence berbère sur Grenade ne disparut pas avec la chute des Zirides. En effet, leurs successeurs, les Almoravides, qui ont régné sur le Maghreb al-aksa de 1040 à 1147 et sur l'al-Andalus à partir de 1086, sont aussi des Sanhadja mais de la tribu des Lemtouna. Ils ne s'étaient pas entièrement sédentarisés, mais nomadisaient dans le Sahara occidental et le fleuve Sénégal (dont le nom est rattaché aux Sanhadja). Bien que la capitale de leur émirat fut Marrakech, fondée vers 1070, Grenade garda de l'importance à leurs yeux, peut-être du fait de l'origine tribale commune avec les Zirides. Un fils du fondateur de la dynastie, Youssef ben Tachfine, fut nommé gouverneur d'al-Andalus et Grenade lui fut assignée comme résidence principale.

La situation changea avec l'avènement de la dynastie berbère suivante, celle des Almohades qui, après avoir uniifié le Maghreb, régna sur al-Andalus de 1147 jusqu'en 1238. Son ralliement tardif et le fait que les Almohades soient issus d'une autre confédération, les Masmouda, valut à Grenade une disgrâce qui fit de Séville la principale cité d'al-Andalus. Devenue provinciale, Grenade vécut alors un déclin relatif, mais elle frappa monnaie et plusieurs édifices prestigieux y virent le jour.

À l'avènement de la dynastie Nasride en 1238, à l'exceptionnelle longévité (presque autant que les dynasties berbères réunies ou l'émirat cordouan), Gharnata s'était développée hors de l'Alacasaba Qadima et, peut-être grâce à l'afflux de

⁶² Voir notamment Ibn Khaldoun, *Kitab al-'Ibar*, ou C-A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*.

⁶³ D. Aissani et A. Amara, *Qalaa des Bani Hammad*, p. 6665; L-C. Féraud, *Histoire de Bougie*.

⁶⁴ Al-Bakri, *Kitab al-Magrib*, p. 133.

réfugiés suite aux conquêtes chrétiennes, est devenue une ville de premier plan⁶⁵. Durant ce règne, d'importants échanges avec le Maghreb, y compris de population avec notamment les soldats ou «volontaires de la foi» (envoyés en partie par leurs alliés, les souverains berbères Mérinides du Maroc) et des paysans (qui ont investi les campagnes et les ont quelque peu berbérisées), se sont maintenus jusqu'à la chute de la ville en 1492 et même, l'expulsion des Maures au début du XVII^e siècle.

Cette présence massive a dû avoir une influence appréciable sinon considérable sur al-Andalus, y compris sur le plan culturel. Ceci nous amène à une question d'importance pour notre propos: la langue pratiquée durant cette période.

3.3 LANGUE ET TOPOONYMIE BERBÈRES

Au vu de ce qui précède, il est aisément de supposer qu'une des langues les plus pratiquées dans la Grenade médiévale, au moins jusqu'aux Nasrides, devait être le tamazight. En effet, comme l'emprise des trois dynasties berbères successives fut en somme assez brève, moins d'un siècle à chaque fois, l'élite dirigeante grenadine n'eut probablement pas le temps de pleinement s'arabiser comme ce fut le cas dans le reste d'al-Andalus. Tamazight a donc dû rester vivant et habituellement employé, non seulement par la population berbère de base (notamment chez les soldats qui ont longtemps gardé un lien avec la structure et la culture tribales⁶⁶), mais aussi par la classe dirigeante. D'après Bilal Sarr⁶⁷, la cour Ziride a gardé d'importants traits berbères jusqu'au dernier des quatre émirs qui y ont régné, et le tamazight y était couramment pratiqué. Il est également attesté que les dirigeants almoravides avaient une connaissance assez sommaire de l'arabe et que même leur chef emblématique, Youssef ben Tachfine, a toujours eu besoin d'interprètes⁶⁸. Les Almohades tenaient particulièrement à leur langue, le tachelhit qu'ils appelaient *lissan al gharb* ou la langue occidentale, et ont même essayé de l'institutionnaliser⁶⁹ sans grand succès.

Langue essentiellement orale, l'alphabet libyque qui avait servi de support à l'écriture du berbère ancien ayant disparu, elle est fragmentée en plusieurs parlers similaires, ayant le même socle, mais avec des différences notables. Dans l'actuel Maghreb, en schématisant quelque peu, il y a deux groupes de langues berbères.

Le parler le plus proche de la langue des Sanhadja zirides, vu leur région d'origine, l'Algérie, et tenant compte de l'arabisation ultérieure d'une grande partie de celle-ci (en particulier, excepté quelques îlots proches de la région des Chenoua, toute la partie ouest du pays), serait le kabyle⁷⁰.

⁶⁵ À son apogée, elle s'étendait sur près de 175 hectares et était peuplée de 50 à 70.000 habitants, ce qui en faisait une des plus importantes d'Europe, P. Guichard, *Le développement de Grenade*, p. 188.

⁶⁶ H. Terrasse, *La vie d'un royaume berbère*, pp. 81-82.

⁶⁷ B. Sarr, *Le berbère à la cour de Grenade*, pp. 246-247. Il y est noté que le tamazight était la langue véhiculaire entre les membres de la cour et les Berbères et que Badis ben Habus, l'utilisait toujours et que même son vizir juif, Ismail ben Nagrela, le parlait. Plus tard, Simaja, le vizir et régent du dernier émir Abdallah, conversait toujours dans cette langue avec ses proches.

⁶⁸ M. Meouak, *Le berbère en Occident musulman*, p. 26.

⁶⁹ M. Ghouirgate, *Le choix de la langue*, p. 215.

⁷⁰ E.F. Gautier, *La langue berbère en Algérie*, pp. 259-260.

Au Maroc⁷¹, le parler le plus apparenté est le tamazight, utilisé principalement dans le moyen Atlas. Le tachelhit, la langue des Masmouda pratiquée dans le haut et l'anti Atlas, lui est assez apparenté. Dans une petite partie du Rif au nord-est, sont encore employés le sanhadji des Srayr et le parler proche des Ghomara, une branche des Masmouda. Le reste du Maghreb du nord parle une langue Zenata. C'est le cas notamment dans les deux grandes régions berbères, les Aurès du nord-est algérien et le Rif du nord marocain. Une carte résumant la répartition régionale des diverses langues berbères en Afrique du Nord est présentée dans la figure 4.

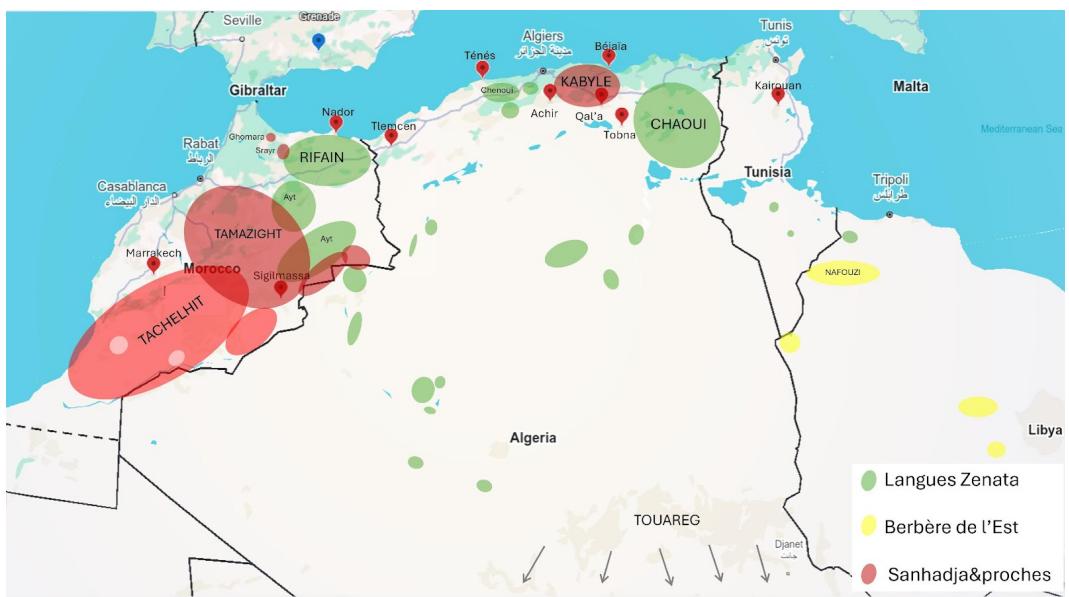


Figure 4: Populations parlant berbère en Afrique du Nord, avec ses deux composantes majeures au Maghreb. La carte reprend essentiellement la classification et les travaux de Maarten Kossmann.

Bien sûr, les deux types de langues sont proches, mais il y a des différences notables. Par exemple, une majorité des noms des langues parlées par les Sanhadja et les Masmouda commencent par la voyelle *a* qui est le préfixe nominal masculin ou, moins souvent, par un *i*, qui sert en général pour le pluriel, ainsi que par leur équivalent féminin, le *t*. Toutefois, le préfixe *a* disparaît souvent dans les langues Zenata⁷². Pour ne citer qu'un exemple, le mot Sanhadja *aghanim* pour le roseau devient *ghanim* en Zenata. Ce point s'avèrera crucial pour notre étude.

Concernant l'Espagne, la langue berbère a malheureusement laissé très peu de traces dans les écrits et, dans les travaux historiographiques, on ne dispose que de très peu de données à son sujet⁷³. La raison principale est évidemment que la langue berbère était essentiellement orale avec un alphabet qui s'était perdu, mais d'autres

⁷¹ M. Kossmann, *The Arabic Influence on Northern Berber*, p. 22.

⁷² L. Souag, *La diffusion en berbère*, p. 9.

⁷³ M. Tilmantine, *Les Amazighs et al Andalus*, p. 185.

facteurs, plus sociologiques comme la détestation des Berbères de la part des arabes, ont également dû entrer en considération⁷⁴. Ainsi, contrairement à l'arabe qui a légué un nombre significatif de mots dans le vocabulaire (près de 4.000 d'après certains⁷⁵) ou la toponymie espagnole, le berbère y est pratiquement absent.

Federico Corriente⁷⁶, montre néanmoins qu'il subsiste encore des traces de cette langue et donne une liste d'une cinquantaine de mots berbères qui sont restés dans la langue romande. Une partie est en rapport avec les noms des plantes, en raison probablement de la grande place qu'avait la montagne à leurs yeux. L'importance du berbère en Espagne est surtout attestée par les nombreux toponymes qu'elle a légués⁷⁷, en particulier ceux dérivés de noms de tribus tels que Atznetra (Zenata) ou Senija et Cehegin (Sanhaja) ainsi que les nombreux *Beni* ou leur pendant berbère *Ath* ou *Ayt* (pour «ceux de») suivis d'un nom de tribu, de clan ou de famille.

Il n'aurait donc pas été surprenant de retrouver un vieux mot berbère dans la toponymie de l'Espagne, notamment de Grenade où cette langue a été couramment pratiquée. Toutefois, il n'en subsiste pratiquement pas dans la région de Grenade qui nous concerne ici, même si notre étude essaiera d'en retrouver quelques-uns.

Pour décrire les toponymes des territoires occupés par les Berbères, Sanhadja et Masmouda notamment, deux études fouillées⁷⁸, l'une d'Émile Laoust parue en 1942 et l'autre de Jeannine Drouin de 2003, sont particulièrement utiles. La première présente une liste de 641 noms de la région du *Adrar n'Deren*, classés par groupes impliquant des mots-clés relatifs à des éléments comme la terre et ses reliefs, qui apparaissent le plus souvent. La seconde extrait un grand nombre d'éléments de la première pour en faire une étude sous les angles de l'anthropologie culturelle. Cette liste nous éclaire fortement sur notre sujet et nous en résumons les caractéristiques.

Tout d'abord, il y est indiqué qu'en général, les noms de lieux masculins commencent le plus souvent par une voyelle, *a*, *i* ou *u* (qui représente aussi un *ou*) et les noms de lieux féminins par un *t* avant ces mêmes trois voyelles; le pluriel masculin est habituellement marqué par un *i* initial et le pluriel féminin par un *ti*. Il y a également des noms qui commencent par une autre consonne que le *t* féminin, mais ils sont bien moins fréquents. Parmi la centaine d'éléments extraits de la liste de Laoust (soit, les mots simples et numérotés), pratiquement aucun vocable ne commence par une consonne. La moitié débute effectivement par un *a*, un quart par un *t* et un dernier quart par un *i* ou un *u*, les premiers étant, de loin, majoritaires.

Une étude similaire⁷⁹ a été faite récemment sur les toponymes dans le hassania, un dialecte arabe surtout parlé les régions de Mauritanie et du Sahara Occidental

⁷⁴ F. Corriente, *Le berbère en al-Andalus*, pp: 270-273.

⁷⁵ Voir notamment R. Cano, *El español a través de los tiempos*, p. 53.

⁷⁶ F. Corriente, *Le berbère en al-Andalus*, pp: 270-273.

⁷⁷ Pour une étude récente, voir notamment H. Laaguir (ed.), *Los bereberes en la Península Ibérica et, en particular, les articles (et tables) de B. Franco Moreno (p. 128) et B. Sarr (p. 176).*

⁷⁸ E. Laoust, *Toponymie du Haut Atlas*, p. 13; J. Drouin, *Toponymie berbère*, pp. 199-200.

⁷⁹ A. Baba, *Toponymos Sanhadja en hassaniyya*.

occupées par des tribus arabes des Beni Hassan à partir du XIII^e siècle, mais où vivaient des Sanhadja. Ici aussi, l'écrasante majorité des toponymes commence par les préfixes masculins *a* ou *i*, le premier très dominant, ou leur pendant féminin *t*.

Cette prédominance du *a* en début de ces toponymes est illustrée d'une manière frappante par les noms des lieux qui ont vu la progression foudroyante des Almoravides dans leur conquête du Maghreb de l'ouest au milieu du XI^e siècle. Dans un article de Bosch Vilá et Molina López, une liste de lieux est ainsi donnée et elle est assez édifiante: seuls quelques toponymes font exception à cette règle⁸⁰.

Tous les noms de ces lieux, où ont donc vécu les Sanhadja voilés et les Masmouda qui prendront ensuite le relais avec les Almohades, avec les notables exceptions de Drâa et de Sijilmassa (ou *Isgelmasen* en berbère), suivent le schéma décrit plus haut. Une majorité écrasante de noms commence par le *a* masculin et toutes les autres, à l'exception notamment de Uarzazat (ou Quarzazate), par le *t* féminin.

Chez les Sanhadja du Maghreb central dont sont issus les Zirides, ce schéma est beaucoup moins prononcé: sauf leur première capitale Achir, il n'y a aucune autre ville d'importance dont le nom commence par un *a* et seulement quelques-unes commencent par le *t* féminin comme Tahert, Tobna et Tolga. Les autres grandes agglomérations ont beaucoup plus souvent des noms commençant par une consonne (comme Médéa, Miliana ou D'zair bâties par Bologhine ben Ziri) et pratiquement aucune par un *i* ou un *u*. Une explication possible pourrait être que les grandes villes d'Algérie du nord, où ont vécu les Sanhadja sédentaires, sont très anciennes, beaucoup d'entre elles ayant été bâties par les Phéniciens ou les Romains. Elles ont donc été baptisées ou transformées par eux, en leur laissant leur caractère berbère mais avec quelques modifications. Une autre explication mise en avant par André Basset⁸¹ est que dans certaines régions, les toponymes (un peu à l'image d'autres vocables comme pour la «zenatisation» des mots Sanhadja) perdent fréquemment les voyelles initiales, donc *a* ou *i* et, éventuellement, leurs pendants féminins *t*.

En revanche, chez les Sanhadja des Srays qui ont occupé le Rif central et ont gardé nombre de traits berbères, il y a encore de nombreux toponymes qui suivent le schéma précédent comme le souligne un article récent qui recense les 156 villages dans lesquels ils vivent⁸². Les noms des onze tribus de la région commencent tous par *a*, *t* ou *i* et les trois agglomérations les plus importantes ont un nom qui commence par ce *i* du pluriel: *Ighadjaren*, *Issaguen* et *Izourdaz*.

Cette présence majoritaire du *a* en début des toponymes berbères expliquerait les deux étymologies que nous allons proposer dans les articles qui vont suivre: le nom berbérisé de Grenade, *Agharnata* et celui de la colline de l'Albaicin, *abazin*.

⁸⁰ J. Bosch Vilá et E. Molina López, *Los almorávides*, p. 70. Parmi ces noms, en plus de la région de Drâa et la ville de Sijilmasa ou *Isgelmasen*, il y a notamment: *Adrar*, *Atar*, *Arguin*, *Tidra*, *Adra*, *Tafilalt*, *Aretnena*, *Azugui* (la capitale avant *Amurakech*), *Audagost*, *Tarudant* (près d'*Agadir*, encore une bourgade), *Agmat*, et *Tadla*. Tous suivent donc le schéma décrit par Laoust et Drouin, *op.cit.*.

⁸¹ A. Basset, *Sur la toponymie berbère*, pp. 123-126.

⁸² C. Adardak, *Région de «Senhaja Sraîr»*, pp. 40-44.

4. POSSIBLES LIENS ENTRE GHARNATA ET LE BERBÈRE

Nous avions discuté dans la section 2 des différentes interprétations de Gharnata, et celle à laquelle la grande majorité d'auteurs s'était ralliée alléguait que les mozarabes qui occupaient la région avant les Zirides, avaient surnommé la colline de l'Albaicin, où était situé *Hisn al-Ruman*, la «Forteresse des Grenades», Granata, en raison des grenadiers probablement présents dans les alentours. Les Arabes avaient alors adopté le nom après l'avoir transformé pour être conforme à leur langue. Cependant, cette hypothèse n'est étayée par aucun élément matériel et il faudrait donc rester prudent et continuer d'examiner les autres thèses connues et en rechercher de nouvelles. C'est ce que nous allons faire ici, en adoptant un point de vue berbère, et essayer de voir s'il n'y aurait pas un éclairage dans cette langue.

Nous allons ainsi présenter, pêle-mêle et sans ordre précis ni lien logique, quelques idées, pas assez fouillées ni probablement toutes pertinentes, qui relieraient le nom de Gharnata aux Berbères. Certaines répondront à des questions soulevées plus tôt et pourraient servir de pistes de réflexion pour de futures investigations. Nous notons d'emblée que nous avons conscience de leur portée limitée et, parfois même, de leur naïveté. C'est notamment le cas puisque, comme déjà évoqué, la présence berbère dans la région n'a pas été très marquée avant l'arrivée des Zirides.

Pour commencer, revenons tout d'abord à l'interprétation du nom premier de la ville, *Hisn al-Ruman*, à propos de laquelle nous allons proposer une variante qu'on n'entend pas et qui mériterait considération. Elle est liée au fait que la forteresse de l'Albaicin, à l'origine un oppidum ibérique devenu fort romain et donc antérieur à l'arrivée des Arabes et des Berbères, a dû être considérée par ces derniers, comme une œuvre des Romains, ou encore, des chrétiens. En effet, les deux se disent également *al-ruman* en arabe⁸³. *Hisn al-Ruman*, pourrait ainsi signifier «Fort des Romains» ou «des chrétiens»⁸⁴ et non, celui «de la grenade» comme il est convenu.

Il existe des *Hisn al-Ruman* ailleurs qu'en al-Andalus et, par exemple, il y en a un dans la région montagneuse de Samed au Yémen avec, visiblement, un fort antique à proximité. Notons aussi que le mausolée royal de Maurétanie, un monument funéraire situé à Tipaza au centre de l'Algérie, est surnommé *Qabr al-Rumia*, le «Tombeau de la Romaine», incorrectement traduit comme celui de la «chrétienne». Rappelons enfin qu'un des anciens noms du couple Elvira/Grenade, *Castella*, vient du pluriel de *castellum* qui signifie «fortin» en latin.

Venons-en maintenant à l'hypothèse plus équivoque de Ghar Nata, avancée par del Marmol Carvajal⁸⁵ et reprise plus tard par Simonet. Comme déjà évoqué, *ghar* est le mot arabe pour désigner une grotte qui, dans l'Albaicin n'est pas chose incongrue, le Sacromonte où il y en a tant, se trouvant à proximité. Et, il y a bien des lieux dont

⁸³ En arabe, ils s'écrivent et se prononcent presque de la même manière: الرومان pour les Romains et الرمان pour les grenades, la seule différence étant que la voyelle *u* est plus longue dans le premier cas.

⁸⁴ Ironiquement, la porte du Hisn est revenue à cette appellation romaine et chrétienne puisqu'elle est maintenant nommée Hernán Román (le propriétaire des vergers voisins?) et Ermita de San Cecilio.

⁸⁵ L. Marmol, *op. cit.*, p. 131; F. Simonet, *Description*, p. 40; R. Pocklington, *op. cit.*, p. 382.

le nom fait allusion à un ghar et un exemple connu est Ghardaïa, une ville du sud algérien⁸⁶. C'est *Nata* qui posait problème: dénué d'explication évidente, il rendait la thèse un peu «baroque». Tentons toutefois quelques-unes⁸⁷.

D'abord, *Nata* pourrait être le nom d'une ville. Luis de Orueta⁸⁸ en évoque une de ce nom en Syrie, mais nous ne l'avons pas retrouvée. Par contre, il y a une Natà à Chypre qui compte 200 habitants, mais elle semble trop hors contexte pour compter.

Il pourrait, de même, être le nom d'une personne. Par exemple, la légende voudrait que Nata soit la fille du comte Julien, gouverneur de Ceuta et chrétien Masmouda selon Ibn Khaldoun. Il avait permis aux troupes de Tareq ben Zyad d'entrer en Espagne, pour se venger du chef wisigoth Roderic qui avait déshonoré sa fille. Mais cette dernière s'appelait Florinda, en fait. Une autre possibilité est que Nata soit un nom juif. Les prénoms Nathan et Neta, assez répandus, en sont phonétiquement très proches et l'un d'eux aurait pu être celui d'un habitant de la Grenade juive⁸⁹.

Finalement, une source médiévale arabophone⁹⁰ mentionne une tribu berbère du nom de Nata qui pourrait fournir une éventuelle explication. Plus précisément, il s'agit d'un texte du géographe persan Ibn Khordadbeh que l'on a déjà évoqué. Il est contenu dans son *Kitab al-Masalik w-al-Mamalik* rédigé au IX^e siècle, soit pendant la période pré-Ziride qui nous concerne. Il liste une trentaine de tribus comprenant les confédérations principales (Sanhadja, Zenata, Masmouda) ainsi que celle des «Abkta, qui est de Nata». Barbier de Meynard, qui avait traduit le texte en 1865 à partir d'une copie qu'il qualifie de mauvaise, n'évoque ni ce Nata ni ne liste toutes les tribus du texte arabe⁹¹. Une possibilité serait que ce «nata» est, tout simplement, une partie du nom «zenata» dont le «z» initial aurait été tronqué.

Mais, revenons à l'hypothèse de départ, fondée sur les deux mots *Ghar* et *Nata* où il est avancé⁹² que le toponyme viendrait d'un nom phénicien, *Karnattah*, avec *kar* voulant dire ville et, encore une fois, *nattah* inconnu. L'*Encyclopædia Britannica*⁹³ prétend que *Karnattah* est un nom mauresque et veut dire la «colline des étrangers», sans fournir plus d'explications. En arabe, nous n'avons trouvé aucun lien entre une ville et le mot *kar* pris tout seul (*qaria* veut dire village et, comme déjà vu, *kura* peut signifier province). Le terme «mauresque» se réfère-t-il alors au berbère?

⁸⁶ Le nom berbère de Ghardaïa est *Tagherdayt* dont la racine est reliée au mot «épaule». Mais, la légende raconte qu'une jeune fille appelée Daïa vivait seule dans un *ghar* tout près et qu'un cheikh, passant par là, fut séduit par elle; ils se marièrent alors et fondèrent la ville éponyme.

⁸⁷ Notons qu'en berbère, *netat* ou *netsath* dans certaines régions, correspond au prénom personnel «elle» et leur pendant masculin, le prénom «il», se dit *neta* ou *netsa*.

⁸⁸ L. Orueta, *Spanish places names*, p. 123.

⁸⁹ Notons que *gar* veut apparemment aussi dire pèlerin en hébreu selon R. Pocklington, *op. cit.*, p. 383, qui reprend F. Simonet. Gharnata pourrait donc signifier le «pèlerinage» de Nathan ou de Neta.

⁹⁰ Ibn Khordadbeh, *Livre des Routes et des Royaumes*, p. 91.

⁹¹ Traduction (un peu libre) de [Barbier de Meynard](#), note 195. Il y est indiqué que «le passage en question fourmille de noms étrangers, nous est parvenu dans un état méconnaissable». Il mentionne la tribu zenata des *Arkinah* ou *Auga* qui pourrait correspondre à celle des *Abtka* qui est citée.

⁹² Voir notamment G. Borrow, *The Bible in Spain*, p. 821.

⁹³ L'*Encyclopædia Britannica*, voir son [site internet](#).

Concernant *kar*, un mot berbère de la même racine est *iker* ou *ikeri*, qui signifie «mouton» ou «bélier» d'après Mohand-Akli Haddadou⁹⁴. En réalité, dans la même veine, l'auteur indique que *kar* en hébreu signifierait aussi «agneau».

Quant à la forme *Nattah*, le vocable n'est pas inconnu au Maghreb, y compris en toponymie. Il y a, par exemple, un Kheng al-Nattah qui se trouve près d'un détroit non loin d'Oran, la grande ville de l'ouest algérien. C'est là que se sont déroulées deux fameuses batailles, dont celle qui, en 1832, a vu l'émir Abdelkader et ses troupes de résistants algériens mettre en déroute l'armée française.

Le mot *Nattah* (نطاح), où le *t* est accentué et le *h* prononcé, peut signifier «donneur de coups de tête», en arabe. Une possibilité quelque peu baroque serait alors d'assembler le *kar* berbère pour «bélier» et le *nattah* arabe pour obtenir un «bélier qui charge». Il va sans dire que nous ne voyons pas très bien le lien qu'un ovin agressif pourrait avoir avec la forteresse de l'Albaicin pré-ziride.

En revanche, en place du *kar* ou du *Ghar*, le vocable apparaissant en début de nom pourrait bien être *Karn* ou *Garn*. C'est le mot arabe (قرن) pour dire plusieurs choses, en particulier «siècle». Mais, il peut également désigner une «corne» et, dans plusieurs régions, au Maghreb notamment, il se prononce *Garn* comme dans Garnata. Dans ce cas, *Nattah* prendrait sens, puisque *Karn* ou *Garn Nattah* pourrait désigner une «corne de bélier» qui, dans notre cas et avec une dose d'imagination, pourrait faire allusion à «un chemin sinueux tracé pour gravir une colline escarpée». Cependant, une autre explication est possible pour le mot *Nattah*. Il pourrait s'agir plutôt de *Nattat* (نطاط) qui est le nom arabe pour désigner une espèce de sauterelle, l'*Acrotylus* de la famille des *Acrididae*, bien connue au Maghreb et en Europe du sud pour s'attaquer aux récoltes. Mais le mot peut également vouloir dire «bondissant» et ainsi, désigner un voyageur (personne ou criquet) toujours en mouvement. Il est bien possible que cela soit le lien avec le «stranger» évoqué par l'Encyclopædia Britannica ou le «pèlerinage» hébraïque: il s'agirait d'une allusion au criquet pèlerin. En tout cas, si *Kar* devait effectivement désigner une colline, on pourrait ainsi obtenir la fameuse «colline du pèlerin» ou, encore mieux, la «colline du criquet pèlerin». Qu'en est-il, alors, du lien entre Kar ou Gar et une colline?

En vérité, il existe bien un lien en langue berbère. Mais, avant d'en discuter, essayons d'abord d'interpréter la racine du vocable, √GR, en tamazight. Dans son dictionnaire des racines communes berbères, M.-A. Haddadou dénombre plusieurs formes et significations⁹⁵. Il y a tout d'abord les mots *agar* pour dire «avantage, supériorité», *ager* qui signifie «être plus âgé, plus grand» et *ugar* pour dire «en plus, davantage». Il y a ensuite le mot *iguer* pour exprimer le fait de «jeter, semer» et par ailleurs «champ, parcelle de terrain». Ce dernier sens champêtre du nom pourrait mener à une explication viable: si l'on accepte l'assemblage bigarré de ce mot berbère pour un «champ» et de celui arabe de l'*acrotylus*, cela donnerait le «champ du criquet», possiblement approprié pour une colline qui aurait été ravagée.

⁹⁴ M.-A. Haddadou, *Vocabulaire berbère*, note 18.

⁹⁵ M.-A. Haddadou, *Dictionnaire des racines berbères communes*, pp. 78-80.

À côté de toutes ces tentatives d'explication, dont certaines peuvent difficilement être prises au sérieux, il existe une possibilité pour le vocable *ghar* qui paraît d'autant plus séduisante, qu'elle est plus appropriée. Elle serait reliée au vocable berbère *gara*, qui signifierait «colline» et qui semble donc plus indiqué pour l'Albaicin. En effet, à propos du terme *gour*, désignant un monument funéraire, de type «bazina», Gabriel Camps indique dans l'Encyclopédie Berbère⁹⁶ que «*Gour* est le pluriel de *gara*, terme qui désigne une butte témoin ou une colline isolée à pentes raides ou encore un plateau tabulaire dégagé par l'érosion».

Gara signifierait donc «colline à pente raide» ce qui est exactement le cas de celle accueillant la Grenade antique, soit l'Albaicin (dont le nom vient, à l'origine, aussi d'une colline). Ce nom a été donné à un mausolée circulaire faisant une dizaine de mètres de hauteur et classé au patrimoine de l'UNESCO en 1995. Il est situé dans la région de Drâa-Tafilalet déjà évoquée, à 30 km à l'est de Meknès dans une région parsemée de collines. Bien qu'il soit actuellement assez cultivé, nous avons vu que c'était le territoire des deux grandes confédérations de tribus berbères, les Sanhadja (ceux, dits voilés) et les Masmouda, qui ont grandement influé sur Grenade.

Le nom *Gara* apparaît maintes fois dans la toponymie du Maghreb. Il y a d'abord la ville d'*El Gara*, située à 50 km au sud-est de Casablanca; c'est une des capitales des Mdakra, une tribu berbère mais qui a été quelque peu arabisée. Il existe d'autres lieux comportant *Gara* dans leur appellation et au moins trois sont bien connus⁹⁷, Masmouda au Maroc ainsi que Djebilet et Masmelouki dans le Sahara algérien.

Ce *gara* nous ramène donc à la «colline (ou *Kar*) des étrangers» mauresque de l'Encyclopædia Britannica évoquée plus haut. Mais nous ne sommes pas certains que le lien entre *Ghar* et *gara* soit assez solide. Tenant compte du fait que l'origine de la seconde partie du nom, *Nata*, demeure toujours obscure, et que les diverses explications avancées ne sont pas sans défaut, cette thèse garde une part de mystère.

Pour conclure, il existe donc bien des hypothèses sur ce nom de Gharnata ou *Ghar Nata*, et nous en avons proposé quelques-unes qui peuvent être mises en relation avec les Berbères et leur langue. Néanmoins, aucune n'est solidement étayée et de ce fait pleinement satisfaisantes. Il existe toutefois une possibilité, éventuellement crédible, de relier la première partie du nom à une colline escarpée comme l'Albaicin, le *gara* berbère. De nombreux aspects que nous avons présentés ici, bien que intéressants, restent nébuleux et nécessiteraient des recherches plus amples et plus sérieuses, qui nous éloigneraient du champ de cet article. Nous allons donc clore cette discussion à ce stade. Nous verrons dans de prochains articles qu'à défaut d'avoir donné un nom amazigh à leur cité, les Berbères ont modifié son nom arabe à leur convenance. Il est devenu celui de *Agharnata*, qu'il a gardé jusqu'au XIII^e siècle. Les Berbères seraient également à l'origine du nom de l'Albaicin, qui viendrait de colline qui, en tamazight, se dit *Abazin*.

⁹⁶ G. Camps, *Gour*, p. 3177.

⁹⁷ Voir les sites qui traitent de ces lieux: [Gara Masmelouki](#), [Gara Masmouda](#), (Ghar) [Gara Djebilet](#). Dans le Drâa-Tafilalet, deux autres montagnes ont un nom incluant *Gara*: [Aferdou](#) et [Medouar](#).

5. CONCLUSION

La ville andalouse de Grenade a eu un glorieux passé berbère puisque pendant plus de deux siècles, du XI^e au XIII^e, elle a été régentée par trois dynasties amazighes, celles des Zirides, des Almoravides et des Almohades. Les Zirides, les véritables fondateurs de la cité en 1013 et de la puissante taïfa du même nom, étaient issus d'une tribu berbère du Maghreb central appartenant à la confédération des Sanhadja. Les Almoravides qui les ont supplantés en 1090, après avoir uniifié le Maghreb extrême, étaient pareillement Sanhadja, mais appartenant à une branche qui nomadisait encore dans le Sahara occidental. Leurs successeurs Almohades, qui avaient investi Grenade en 1156 après avoir uniifié tout le Maghreb avec al-Andalus et régné jusqu'en 1238, étaient par contre issus d'une tribu Masmouda du moyen Atlas marocain. Leur langue, le tachelhit, était néanmoins assez semblable à celle des Sanhadja dont les parlers les plus proches actuellement, seraient le kabyle de l'est algérien et le tamazight des haut et anti Atlas marocains.

La langue amazighe a dû avoir une influence considérable sur Grenade et sa région pendant cette période, mais ses effets ont dû vite s'estomper après l'arrivée des Nasrides, une dynastie d'ascendance arabe. Il devrait néanmoins subsister quelques traces de cette longue présence berbère, en particulier dans la toponymie. Dans la série d'articles que nous initions ici, nous tenterons d'en présenter quelques vestiges d'importance. Ils concernent le nom berbère de la ville, Gharnata, celui de son quartier emblématique, l'Albaicin, ainsi que ceux de plusieurs localités voisines.

Dans cet article inaugural, nous avons tenté de présenter les éléments premiers, linguistiques, culturels et historiques, entrant en compte dans l'analyse de l'impact des Berbères dans la toponymie de la péninsule ibérique. Bien que relativement connus, ils permettent, rassemblés, d'appréhender les aspects que nous allons développer dans les prochains articles d'une manière que nous espérons perceptible.

Ce faisant, nous avons néanmoins exposé deux aspects relatifs à l'histoire de la Grenade pré-ziride et à l'origine de son nom, que l'on pourrait estimer originaux. Le premier est relatif à l'étymologie de Gharnata où des éléments berbères ont pu intervenir. En effet, nous avons fait plusieurs observations, en particulier sur les hypothèses de *Ghar Nata* et *Hisn al-Ruman*, qui ont trait à la langue ou à la culture berbère. Surtout, nous avons retrouvé et présenté plusieurs écrits arabophones des IX^e et X^e siècles, en majorité dus à des chroniqueurs persans, qui mentionnent la Grenade pré-ziride et lui octroient un rôle notable alors qu'elle était considérée comme ayant été à l'abandon. À notre connaissance, cet aspect est passé assez inaperçu dans la littérature sur le sujet, et mériterait une étude plus approfondie.

Remerciements: Nous tenons à remercier, pour toutes les discussions sur le sujet, Naima Anahnah, Antonio Bueno, Fernando Cornet, José Ignacio et Manuel Jesús Illana, Mohand Tilmatine ainsi que Hassan et le groupe de la Taberna del Beso, notamment Jamal, Moussa et Raquel. Merci également à la smala des Djouadi de Genève, Célia, Elisa et Sabrina, pour leur patience ainsi qu'à Toufik Djouadi pour son aide concernant les figures.

BIBLIOGRAPHIE

- ADARDAK, Charif. *Processus d'organisation territoriale de la région de «Senhaja Sraîr» jusqu'à la fin du Protectorat espagnol (1956)*. Revue TIDIGHIN, n° 5, 2016, pp. 14-50; [lien](#).
- AISSANI, Djamil, AMARA, Allaoua. *Qalaa des Bani Hammad: Première capitale du royaume berbère des Hammades*. Encyclopédie Berbère, pp. 6644-6660; [lien](#).
- AL-BAKRI, Abu Ubayd. *Kitab al-Maghrib fi dhikr bilad Ifriqiya wa-l-Maghrib*. Traduction de Mac Guckin de Slane «Description de l'Afrique Septentrionale», 1911-1913, Édition Paris, 1965; [lien](#).
- AL-RAZI, Ahmad. *La Cronica del Moro Rasis*. Édité par D. Catalan et M. de Andrés, Madrid: Seminario Menéndez Pidal, UCM, 1975, 389 p.
- BABA, Ahmed Salem Ould Mohammed. *Los topónimos de origen Sanhadja en hassaniyya: etimología y localización*. BIBLID [1133-8571] 30 (2023) pp. 189-206.
- BASSET, André. *Sur la toponymie berbère et spécialement sur la toponymie chaouia des Ait Frah' (département de Constantine)*. Onomastica; Revue Internationale de Toponymie et d'Anthroponymie, n°2, juin 1948, pp. 123-126.
- BORROW, George. *The Bible in Spain*. Édité par Ulick Ralph Burke, 2011, vol. 2.
- BOSCH VILÀ, Jacinto. *Les Berbères en Andalus*. Encyclopédie Berbère, 5, 1988, pp. 641-647; [lien](#).
- BOSCH VILÀ, Jacinto et MOLINA LÓPEZ, Emilio. *Los almorávides*. Editorial Universidad de Granada, 1998, p. 362.
- BOUZID, Aleya. *Contribution à l'étude des tribus berbères: les Sanhâja*. Journal of Oriental and African Studies, Vol. 16, 2007, pp. 15-87.
- CAMPS, Gabriel. *Gour*. Encyclopédie Berbère, volume 9, p. 3177–3188; [lien](#).
- CANO, Aguilar R. *El español a través de los tiempos*. Madrid, Arco/Libros, 1999.
- CORRIENTE, Federico. *Le berbère en al-Andalus*. Études et Documents Berbères, 15-16, 1998, pp. 269-275; [lien](#).
- DJOUADI, Abdelhak. *Agharnata: le nom berbère de Grenade*. À paraître.
- DJOUADI, Abdelhak. *Une étymologie berbère de l'Albaicin: la Colline Oubliée*. À paraître.
- DJOUADI, Abdelhak. *Toponymes berbères dans la région de Grenade*. À paraître.
- DROUIN, Jeannine. *Éléments de toponymie berbère dans l'Atlas marocain*. Nouvelle Revue d'Onomastique, n°41-42, 2003, pp. 197-219.
- FELIPE, Helena de. *Identidad y onomástica de los beréberes de al-Andalus*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC), 1997, 446 p.
- FÉRAUD, Laurent-Charles. *Histoire de Bougie*. Éditions Bouchène, "Histoire du Maghreb", 2001, 196 pages.

- GARCÍA GRANADOS, Juan. *La primera cerca medieval de Granada. Análisis historiográfico*. Arqueología Y Territorio Medieval, 3, pp: 91-147; [lien](#).
- GARCÍA GÓMEZ, Emilio, LEVI-PROVENÇAL, Évariste. *El siglo XI en 1.^a persona. (Las «Memorias», 1090, al-Tibyan)*. Alianza Editorial, Madrid, 1988.
- GAUTIER, E.F. Répartition de la langue berbère en Algérie. *Annales de géographie*, année 1913, 123, pp. 255-266.
- GHOURIGATE, Mehdi. *Le choix de la langue*. Presses Universitaires du Midi, col. Tempus, 2020, Chapitre V.
- GUICHARD, Pierre. *Al-Andalus: 711-1492 : une histoire de l'Espagne Musulmane*. Éditions Hachette littératures, Paris, 2000.
- GUICHARD, Pierre. *Le développement urbain de Grenade : les réalités historiques jusqu'au XII^e siècle*. Éditions Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2014, numero 1, pp. 173-192; [lien](#).
- HADDADOU, Mohand-Akli. *Dictionnaire des racines berbères communes*. Publié par le Haut Commissariat à l'Amazighité, 2006-2007, Alger.
- HADDADOU, Mohand Akli. *Les couches diachroniques du vocabulaire berbère*. Dans «*Trame de Langues*», Ed. J. Dakhlia, IRMC Tunis, 2017, pp. 353-367; [lien](#).
- HUICI MIRANDA, Ambrosio. *Historia política del Imperio Almohade*. Ed. Universidad de Granada, 2000, 692 p (édition originale de Tétouan en 1956-1959).
- IBN BOLOGHINE, Abdallah. *Tibyan*. Traduit, édité et commenté par E. García Gómez et E. Leví-Provençal, *El siglo XI en 1.^a persona*. Nous utiliserons la version digitale éditée par Titivillus, ePub base r2.1, 645 p.; [lien](#).
- IBN HAYYAN. *Al-Muqtabis V, Crónica del califa 'Abdarrahmân III an-Nâsir entre los años 912 y 942*. Édité par P. Chalmeta, F. Corriente et M. Subh, Madrid, 1979; Editorial Anubar, Zaragoza, 1981.
- IBN KHALDOUN, Abd al-Rahman. *Kitab al- 'Ibar*. Traduction du baron McGuckin de Slane, «*Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes*», Alger, 1852-1856, 2ed de Casanova, 1925, Tome II.
- IBN KHORDADBEH, Ubayd Allah. *Le livre des Routes et des Provinces*. Traduction de C. Barbier de Meynard, Journal Asiatique, Janvier-Février 1865; voir ce [site](#) pour une version numérisée.
- IBN SAID, al-Maghribi. *Al-Mughrib fi hula 'l-Magrib*. Étude, traduction et annotations de “la sección relacionada a Elvira y Malaga”, Hanna MEJDOUNI, thèse de Doctorat de l’Université de Cordoue, 2012; [lien](#).
- KOSSMANN, Maarten. *The Arabic influence on Northern Berber*. Éditions Leiden, Boston, Brill, 2013, 461 p.
- JULIEN, Charles-André. *Histoire de l'Afrique du Nord. Des origines à 1830*. Eds. Paris, Payot & Rivages, 1994 (réimpr. 1969, 1ère édition 1951), 866 p.

- LAAGUIR, Hassan (ed.). *Los Bereberes en la Península Ibérica. La contribución de los amazighes a la historia d'al-Andalus.* Ed. Universidad de Granada, 2021.
- LAFUENTE Y ALCÁNTARA, Emilio. *Ajbar Machmua: Crónica anónima del siglo XI. Dada a luz por primera vez.* Real Academia de la Historia Madrid, 1867.
- LAOUST, Emile. *Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas, Adrär n Deren, d'après les cartes de Jean Dresch.* Éditions Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1942, 179 p; [lien](#).
- LAZAREV, Grigori. *Les Sanhaja du Maghreb Central aux X-XI siècles.* Al Irfan 5, 2020, pp. 35-47.
- MAKARIOU, Sophie, MARTINEZ-GROS, Gabriel. *Histoire de Grenade.* Éditions Fayard, 2018.
- MARMOL CARVAJAL, Luis del. *Historia del rebelión y castigo de los Moriscos del reyno de Granada.* Ed. 1991, Reprint ed. Biblioteca de Autores Españoles, vol. XXI avec introduction de A. Galán Sánchez, Málaga.
- M'CHAREK, Ahmed. *Sanhaja*, Encyclopédie Berbère, pp. 7211-7218; [lien](#).
- MEOUAK, Mohamed. *Le berbère en occident musulman aux époques almoravide et mérinide: notules historico-philologiques.* Rocznik Orientalistyczny, pp. 22-30.
- ORFILA, Margarita. *Don Sotomayor y sus aportaciones al conocimiento del mundo romano y el primer cristianismo en Andalucía.* CPAG 32, 2022, 487-522; voir [lien](#).
- ORUETA, Luis de. *A Dictionary of Spanish places Names.* Madrid, 1992, 298 p.; [lien](#).
- POCKLINGTON, Robert. *La etimología del topónimo Granada.* Al-Qantara, Madrid, vol. 9, issue 2, janvier 1988, p. 375.
- RECEMUND, Rabi ben Zyad. *Le Calendrier de Cordoue.* Édité par Reinhart Dozy et traduit par Charles Pellat, Brill Archive, 1961, 197 p.
- RODRÍGUEZ AGUILERA, Ángel. *Granada arqueológica.* Granada: Comares Caja Granada, 2001.
- SARR MARROCO, Bilal. *Quand on parlait le berbère à la cour de Grenade.* Arabica 63 (2016) 235-260; [lien](#).
- SARR, Bilal. «*Abd al-Rahman b. Muawiya fut celui qui la fonda...».* *Madinat Ilbīra à travers les sources écrites.* Studia Islamica 109, 2014, pp. 62-116.
- SARR MARROCO, Bilal. *La Granada Ziri (1013-1090): análisis de una taifa andalusí.* Editorial de la Universidad de Granada, 2009; [lien](#).
- SIMONET, Francisco. *Descripción del reino de Granada.* Madrid, Imprenta Nacional, 1860, 214 p.
- SOTOMAYOR, Manuel. *¿Dónde estuvo Iliberri? Una larga y agitada controversia ya superada.* Publié dans M. Orfila (ed.): *Granada en época romana: Florentia Iliberritana*, Granada, 2008, pp. 23-32.

- SOTOMAYOR, Manuel et FERNÁNDEZ, José (Eds.). *El Concilio de Elvira y su tiempo*. Universidad de Granada, 2005; voir en particulier l'article de ORFILA, Margarita, *Iliberri-Elvira (Granada), ciudad romana y cristiana*, pp. 117-136.
- SOUAG, Lameen. *La diffusion en berbère: Réconcilier les modèles*. Diffusion: Implantation, Affinités, Convergence. Mémoires de la Société Linguistique de Paris 24, Peeters, pp. 83-107, 2017; [lien](#).
- TERRASSE, Henri. *La vie d'un royaume berbère au XI^e siècle espagnol: l'émirat Ziride de Grenade*. Mélanges de la Casa de Velázquez, tome 1, 1965, pp. 73-85.
- TILMATINE, Mohand. *Les Amazighs et al Andalus. Approche bibliographique*. Brassage des cultures amazighe et hassanie; publié par le centre sud-nord pour le dialogue interculturel et les études sur la migration, M. Ennajipp (ed.), pp: 185-214.
- TILMATINE, Mohand. *Le vocabulaire berbère des plantes. Profondeur historique, conservation et permanence*. Handbook of Berber Linguistics, Springer, 2024, pp. 699-717.
- VÍLCHEZ VÍLCHEZ, Carlos. *La denominación de al-Bayyāzīn en la Granada islámica. ¿Cuándo aparece en los textos árabes medievales?* Revista del CEHGR, núm. 32, 2020, pp. 47-65; [lien](#).

SOURCES ARABES avec LIENS:

- AL-HAMIDI, Abu Nasr. *Jadwat al-Muqtabis fi dhikr wilat al-Andalus* (جذوة المقتبس في ذكر ولاة الأندلس). Maison égyptienne d'auteurs et d'édition, Le Caire, 1966, 414 p.
- AL-ISTAKHRI, Abou Ishaq al-Farsi. *Chemins et Royaumes* (المسالك والممالك). Centre d'Édition Universitaire, Université du Caire, 2004, ISBN 977-305-734-8, 360 p.
- AL-MUQADDASI, Shams al-Dine. *La meilleure répartition pour la connaissance des provinces* (حسن التقسيم في معرفة الأقاليم). Éditeur: Institut de Recherche et d'édition de Koumesh, Téhéran, 2^e édition: 2006 (ISBN: 964-7000-47-2).
- AL-OMARI, Ibn Fadl-Allah. *Massalik al-Absar fi Mamatik al-Amsar*. Éditeur: Fondation culturelle, Abu Dhabi; Édition première, 1423AH/ 2000; [lien](#).
- AL-RAZI, Abou Bakr. *Al-Mansouri en Médecine* (المنصوري في الطب). Publications de l'Institut des manuscrits arabes, Organisation de la Ligue arabe pour l'éducation, la culture et les sciences. Première édition: Koweït 1408AH/1987 AD, 734 p.
- AL-ROUMI, Yaqout. *Dictionnaire des Pays ou Mou'jim al-Bouldan* (معجم البلدان). Éditeur: Dar Sader, Beyrouth, 2^e Édition 1995, 4^e partie; [p. 195](#).
- AL-UZDI, Hafiz. *Al-Mua 'atalif wa al-Mukhtalif* (المؤتلف والمخالف), sur les noms des transmetteurs de hadith et les noms de leurs pères et grands-pères. Première partie, Maison de l'Occident islamique, Première édition: 2007, Beyrouth, 444 p.
- AL-YAQUBI, Ahmad. *Le Livre des Pays* (كتاب البلدان). Éditeur: Dar Al-Kotob Al-Ilmiyah, Beyrouth, Édition Première: 1422AH, 218 p.; [lien](#).
- AL-ZIRARI, Abu Ghaleb. *L'Épître* (رسالة في آل أعين). Éditeur: Centre de recherche et d'investigation islamiques, Qom, 1411AH, Édition Première, 356 p.

- IBN AL-FARADHI, Abdallah. *Histoire des savants d'al-Andalus*. (تاریخ علماء الأندلس). Éditeur: Bibliothèque Al-Khanji, Le Caire, 2ème Édition, 1988, 2 parties.
- IBN AL-KHATIB. Lissane al-Dine. *Al Ihata fi akhbar Gharnata* (الإحاطة في أخبار غرناطة). Éditions le Caire de 1975, [lien](#) (Al-Kitab al-Islami).
- IBN HAWQAL, Mohamed. *La Configuration de la Terre* (كتاب صورة الأرض). Première partie, Dar Sader, Offset Leiden, Beyrouth, 1938, 247 p.
- IBN HAZM, Ali Al-Andalusi. *Lettres* (رسائل ابن حزم الأندلسي). Éd. Fondation Arabe pour les Études et l'Édition, Saqiet El-Janzeer, Beyrouth; 2ème partie, 1987; [p. 199](#).
- IBN KHORDADBEH, Ubayd Allah. *Le Livre des Routes et des Royaumes* (كتاب المسالك والممالك). Éditeur: Dar Sader Offset Leiden, Beyrouth, 1889, 265 p.; [lien](#).